LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 22 ANNÉES FORME 44 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

23e Année. N° 1148 — 29 Mars 1879

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Secrétaire, M. E. HUBERT.



HONGRIE. — La Catastrophe de Szegedin. — Sauvetage des habitants par les pontonniers. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Schonberg, notre envoyé spécial.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : La Catastrophe de Szegedin. — Le Naufrage de l'*Arrogante*. — Partie perdue (suite), par Daria Rouy. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la Famille, par P.-L. B. Sabel. — Solutions d'Echecs et de Rébus.

GRAVURES : La Catastrophe de Szegedin : Sauvetage des habitants par les pontonniers; — les habitants du faubourg Rochus fuyant devant l'inondation; — M. Zubovitch sauvant une famille; — Eboulement près de l'église de Bela; — la Theiss rompant la digue du chemin de fer d'Alfoldbahn. — Le Naufrage de l'*Arrogante* : Echouage du navire; — les officiers sur la passerelle; — l'*Arrogante*, batterie flottante. — Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

Il y a longtemps qu'on n'avait entendu parler de mémoires à sensation.

La curiosité semblait faire relâche de ce côté-là.

Il faut dire aussi qu'on avait tant soit peu abusé du genre. Combien de nullités avaient essayé de passer du troisième plan au premier, à l'aide de ce procédé perfidement ingénieux!

Une femme de grand esprit, dont le salon était un rendez-vous de délicate compagnie, définissait ainsi les *mémoires*, il y a quelques années :

« Un prétexte pour parler de soi à propos de tout le monde. »

C'est cet *égotisme* de plus en plus envahissant qui a, croyons-nous, démodé et dépopularisé pour un moment ces lectures qui avaient un attrait si particulier, quand la plume du narrateur voulait bien oublier la main qui la tenait.

Allons-nous cependant assister à un renouveau?

On annonce, comme première tentative, les mémoires de Bouffé, le comédien célèbre et regretté.

Il n'y a pas à se le dissimuler, c'est surtout quand on a affaire aux gens de théâtre qu'on doit redouter les envahissements de l'amour-propre. La chose a été démontrée à diverses reprises par la façon dont plusieurs artistes ont, tout en ayant l'air de vouloir raconter leur époque, mis constamment en pratique le *moi seul et c'est assez!*

Avec Bouffé, il y a chance que l'écueil soit évité, parce que.....

Parce que d'abord Bouffé n'est plus dans le théâtre actif. Il a eu le temps de se faire une individualité autre, depuis qu'il a été forcé de renoncer aux planches. Il a eu le loisir aussi de se rappeler nettement, et le calme de la retraite lui a permis de juger sans parti pris, d'apprécier en y mettant le temps.

Quel tableau il y aurait à nous faire de cette époque mémorable et admirable que traversa le renom de Bouffé au milieu d'une pléiade sans pareille!

Cette renaissance moderne, qui coïncida avec la royauté de Juillet, fut prodigieuse en vérité. Ce ne fut qu'un coin du siècle, mais comme il fut radieux!

Je ne parle qu'au point de vue de l'art et en laissant, bien entendu, toute politique en dehors.

Bouffé a été le contemporain, l'émule ou l'ami de toutes les illustrations d'alors.

Ah! l'étonnante unanimité de talent!

Il y eut un instant où chaque genre, du plus élevé au plus humble, eut un incomparable représentant.

Quand on y songe...

On n'en aurait jamais fini avec cette liste inépuisable.

Ici, Duprez, apportant la révélation d'un chant nouveau. Là, Rachel, reconstituant le génie tragique, pendant que Dorval et Frédérick donnaient leur âme au diable! Voilà pour les sommets.

Tout autour, que de mérites hors de part!

Déjazet, Vernet, Odry, Bouffé, Achard, Arnal, légion du rire.

Fanny Essler, Taglioni, anges de la danse.

Auriol, roi de la clownerie.

Debureau, pierrot sublime!

Partout des supériorités. Une cohue de gloires, allant du beau au bizarre, du génie à la fantaisie.

Puissent les mémoires de Bouffé réveiller devant le souvenir de la génération actuelle cette race endormie! A la voir revivre, la nôtre aura peut-être envie de l'imiter.

∿∿ On n'en était pas au naturalisme du temps du vieux Bouffé.

On n'exhibait pas de vraies casseroles dans de vraies cuisines, comme dans *Nounou*, ni de vrais seaux d'eau chaude, comme dans l'*Assommoir*, mais on pleurait de vraies larmes et l'on avait de vrais enthousiasmes.

Cette manie naturalisante dont le public contemporain est possédé, et qui menace de nous faire descendre jusqu'aux derniers échelons de l'ineptie, se manifeste par des élans d'une incroyable candeur.

A cette *Nounou*, j'avais pour voisins de braves gens dont le bourgeoisisme badaud ne se possédait pas de joie.

A la scène de la cuisinière, cela déborda soudain en un cri énorme.

C'était la minute précise et émouvante où le cordon bleu dresse son plat de canard aux olives.

Et quand — ô ivresse! — il suinta de la casserole quelque chose de liquide et de brun, la dame se tourna, ivre d'allégresse, vers le monsieur, exclamant :

— Tu vois!... c'est de la véritable sauce!... J'ai vu les olives à la lorgnette!

Que voulez-vous objecter à cela?

Du moment où l'on voit avec de tels ravissements les olives à la lorgnette, il n'y a plus à discuter la pâmoison.

Aussi attendons-nous à tout.

Après l'intérieur de cuisine, nous aurons l'intérieur d'hôpital, où l'on posera des sangsues et des ventouses; puis encore l'intérieur d'abattoir où l'on assommera un bœuf et décapitera un mouton. Sans préjudice des suites aux prochaines œuvres.

Une fabrique de noir animal bien mise au point aurait son charme, allez!

Ou bien quelque chose de plus piquant par le contraste. Le décor représente une porte cochère. Arrivée des nocturnes employés dont il est superflu de dire le nom. Leurs tonneaux parlent pour eux.

Ils posent les longs tuyaux, serpents brevetés s. g. d. g. En même temps (nous venons à la philophie de la scène), en même temps, sous la porte, s'engouffrent des invités en habits noirs, des invitées aux traînes de satin blanc. Il y a, dans la maison, soirée pour une signature de contrat.

Antithèse des antithèses!... En haut les fleurs, en bas.....

Suffisamment ciselé par un naturalisme expert, ce tableau à double face serait capable de faire courir tout Paris avec ses Athéniens de la décadence.

C'est à voir.

∿∿ Je parlais dans mon dernier courrier de la candidature académique de Labiche.

L'expression de *candidature* n'était pas de mise.

Labiche non seulement n'a pas sollicité, mais encore voici ce qui s'est passé, pas plus tard que cette semaine :

Un homme d'esprit de l'Institut, — il n'y a pas à chercher beaucoup, — un homme d'esprit qui pourrait bien s'appeler Ernest Legouvé, s'en est allé trouver Labiche et lui a tenu à peu près ce langage :

— Cher confrère,

Il vient d'y avoir dans la presse des manifestations spontanées en votre honneur. La publication de votre *Théâtre complet* donnait à ces manifestations une opportunité qui a rallié l'opinion publique.

L'Académie, qui ne s'émeut pas facilement, a remué. Je viens en conséquence vous demander de permettre qu'on place votre nom sur la liste des aspirants au fauteuil, ou plutôt sur la liste de ceux que nos fauteuils aspirent à accueillir.

Dès à présent, mon cher Labiche, un recensement sommaire vous assure à peu près la moitié des voix. C'est la réussite certaine, pour peu que vous consentiez, ce qui ajoutera vite quatre ou cinq autres suffrages.

Donc, avisez et décidez!...

Labiche avait écouté avec son petit hochement de tête ironiquement bon enfant.

— Cher confrère, fit-il à son tour, je suis vivement touché et sincèrement honoré. Mais, parole d'honneur, je me trouve parfaitement heureux en vivant comme je vis. J'ai de bons amis, des moutons superbes, une insouciance souriante. J'y viens d'ajouter le repos. Tout est bien. Ne dérangeons rien à une existence si réglée.

Et puis...

M. Labiche fit une pause, comme un homme qui hésite à continuer.

— Et puis, mon cher Legouvé, poursuivit-il après une courte halte, je vais compléter ma confession par un aveu.

— Parlez.

— Je me sens absolument incapable d'écrire d'abord, de lire ensuite un discours de quarante pages. Jamais! jamais! jamais!

— Qu'à cela ne tienne, objecta Legouvé.

— Comment?

— On vous le lira, votre discours; on vous l'écrira même au besoin.

— Ah! non, ça m'humilierait!...

Là-dessus, éclat de rire. C'était le mot de la fin.

Cette fin sera-t-elle définitive? Nous voudrions espérer le contraire.

Un coquet, ce Labiche. Gageons que le jour où il prendrait la plume, il trouverait tout de suite un tas de choses spirituelles qui nous changeraient absolument et fort heureusement du ronron habituel et des tirades selon la formule.

A la place de M. Legouvé, je donnerais un second assaut.

∿∿ C'est le moment des luttes courtoises, à ce qu'il paraît.

Muse, prépare-toi à enregistrer les émouvantes péripéties d'un duel à l'urbanité.

On prétend toujours que les écrivains sont jaloux et envieux.

Les poètes surtout ont cette réputation vilaine. Eh bien, ce sont deux poètes qui viennent de lui infliger un éclatant démenti.

La scène se passe à l'Odéon.

M. Lomon, auteur de *Jean Dacier*, arrive d'un côté avec un manuscrit.

M. de Bornier arrive d'un autre côté avec un autre manuscrit.

Pièce en vers par-ci, pièce en vers par-là. Toutes deux reçues par la direction. Le premier en date était M. Henri de Bornier, dont l'*Attila* attend déjà depuis quelque temps. Et M. Lomon de s'incliner en murmurant la formule :

— Après vous, je vous en prie.

— Je n'en ferai rien.

— Ni moi.

— Permettez! place aux jeunes!

Ce dernier mot était l'*ultimatum* de l'auteur d'*Attila*, qui s'est galamment effacé.

La chose se voit assez rarement pour avoir un petit intérêt de curiosité.

Confraternité, tu n'es pas toujours un vain mot, quoi qu'on en dise.

∿∿ C'était à prévoir avec le développement pris par les cafés-chantants.

Le restaurant-concert ne pouvait pas être loin.

Le voici arrivé.

Paris possède depuis quelques jours un établissement dédié au beefteack à musique. La carte du jour et le programme de la séance y doivent alterner d'une façon curieuse. On lit cela d'ici :

Navarin aux pommes de terre.
Ouverture de la *Gazza ladra*.
Vol-au-vent financière.
Fantaisie sur le *Petit-Duc*.
Bouillabaisse.
Polka de Forbach.

Gigot bretonne.
Solo de flageolet.

Et ainsi de suite.....

Ce pêle-mêle ne doit pas être sans engendrer une certaine confusion dans les rapports de la pratique avec les employés de l'établissement.

D'où des dialogues de ce genre :

— Garçon!

— Monsieur?

— Ce morceau est détestable!

— Comment, monsieur, c'est du Rossini!

— Je ne vous parle pas de cela, je vous parle de ma tête de veau. Il n'y a que du croquant.

Il paraît, du reste, que le restaurant-concert se trouve marcher d'accord avec une mode nouvelle adoptée dans le grand monde. Bachaumont, un expert en ces matières, annonçait l'autre jour que maintenant, dans les maisons qui se piquent de donner le ton, on dîne en musique. Un orchestre, placé dans une pièce voisine, exécute des airs variés qu'accompagne le cliquetis des fourchettes dans la salle à manger.

Je confesserai franchement que les charmes de l'innovation m'échappent. Le plaisir de la table, c'est la conversation, qui doit être forcée de se changer en vociférations quand il s'agit de couvrir le bruit de ces sérénades gastronomiques. Et puis, franchement, n'était-ce pas assez du piano qui, après le dessert, saisit sa proie et vous inflige des variations déjà suffisamment prolongées?

∿∿ Grosse nouvelle pour le monde des écoliers.

On prétend que la commission du budget aurait supprimé le chapitre des dépenses nécessitées annuellement par le concours général entre les lycées de Paris et de Versailles. Elles n'étaient pourtant pas bien grosses ces dépenses. Que représentaient-elles? Une indemnité donnée aux professeurs qui présidaient chaque séance et à ceux qui corrigeaient ensuite les compositions; plus, un déjeuner quotidien dédié aux mêmes professeurs.

O le déjeuner! comme il éveillait jadis en nous de gourmandes convoitises!

Vers midi (on entrait à six heures du matin), ces messieurs disparaissaient à tour de rôle. Nous les avions vus partir l'air soucieux et fatigué; ils revenaient allègres, le teint légèrement échauffé, l'œil émérillonné; du moins était-ce l'effet que cela nous produisait à nous autres, naïfs collégiens.

Quelques-uns mâchonnaient d'un air satisfait un cure-dents qui nous faisait rêver des menus sardanapalesques.

La vérité était que ces agapes se composaient modestement d'une côtelette, d'un plat de légumes, d'un bout de fromage. Le régal était complété par la modeste demi-tasse à laquelle on ne pouvait pas annexer le moindre cigare, de peur que les émanations ne s'en allassent monter au cerveau des écoliers.

Rien de Lucullus, en somme, dans ce repas d'une frugalité réglementaire. Ce ne peut donc pas être l'énormité des frais qui a décidé la commission du budget. Quoi donc alors? Elle a considéré, sans doute, que le concours général est une institution surannée et ridicule. J'ai le regret de ne pas être de son avis.

Non pas que je prétende insinuer que les lauriers du concours étaient une preuve de supériorité décisive et sans appel. On a cité nombre d'hommes célèbres qui ne furent au collège que d'abominables cancres. Mais, en somme, c'est l'exception qui ne prévaut pas contre la règle. A la vérité, en feuilletant les annales des concours, on trouve bien des noms sur lesquels l'oubli a poussé. Bien des lauréats sont allés moisir comme professeurs dans quelque chaire départementale ou sont devenus des parfaits inutiles, voire même des imbéciles assez complets.

Mais, en revanche, bien longue serait la liste des notabilités en tout genre qui ont préludé par ces succès de jeunesse à ceux qui les attendaient dans les diverses carrières.

Je crois que la suppression préméditée du concours général enlèverait à l'enseignement universitaire son principal ressort. C'est l'émulation entre les divers établissements d'instruction qui maintenait le niveau des études en fouettant l'indolence des professeurs et des élèves.

Des exploitations mercantiles s'étaient, je n'en disconviens pas, greffées sur le concours général. Certains marchands de soupe pratiquaient le raccolage sur les forts en thème, et procédaient un peu à leur endroit comme procède la machine à l'aide de laquelle au Jardin d'acclimatation on empiffre les volailles. Souvent les pauvres dindons de la farce en mouraient d'indigestion, ou, s'ils échappaient au traitement pléthorisant, c'était pour devenir des serinettes en *us* qui rabâchaient le grec et le latin sans profit pour personne.

Mais à côté de cela, combien d'intelligences ont été ouvertes par ces luttes en vue desquelles on concentrait toute sa volonté.

Si vous trouvez d'ailleurs que l'on abuse de Cicéron et de Thucydide dans l'enseignement scolaire, ce n'est pas le moins du monde une raison pour abolir le concours général. Modifiez vos programmes, substituez en tout ou en partie les langues vivantes aux langues mortes. Mais au bout de l'année n'en apparaîtra pas moins la nécessité du parallèle et de l'émulation.

C'est une lourde et fastidieuse besogne que celle d'enseigner. On ne se rend pas assez compte de ce que le malheureux professeur a, dans son année, à endurer de tribulations, de somnolences, d'écœurements. Il y avait pour secouer tout cela la perspective finale du concours qui venait témoigner, par ses résultats, en faveur des maîtres zélés et habiles contre les maîtres indolents ou ignares.

A quoi bon se donner du mal désormais, si les efforts n'ont plus de but à se proposer, si le témoignage ne doit pas être rendu pour les bons contre les médiocres?

Je crois que, dans l'intérêt sérieux de l'Université (et j'appuie sur le mot *sérieux*), il y aura lieu de repousser une économie mal inspirée et de ne pas fermer aux écoliers l'antique Sorbonne où défilèrent tant de générations, où survivent tant de souvenirs, d'où le passé semble montrer à l'avenir tant de modèles.

∿∿ Ebullition artistique.

Bien que le Salon de 1879 soit reculé jusqu'à la moitié de mai, ce qui est une mesure regrettable, depuis plus de quinze jours, on est sous les armes dans tous les ateliers. Le choix du jury paraît devoir donner lieu cette année à des luttes assez vives. On voudrait secouer le joug de l'Institut.

On publie listes sur listes, on tient séances préparatoires sur séances préparatoires, et finalement l'entente paraît presque aussi difficile à obtenir qu'en politique.

Sur une des listes publiées dans les journaux figurait le nom d'un docteur en médecine. L'art se sentirait-il malade?

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le métier de juré soit une sinécure. Il joint la fatigue au désagrément. La fatigue, cela s'explique de soi. Quoi de plus terriblement assommant que de voir défiler sous ses yeux quatre ou cinq mille tableaux (le nombre croît toujours), qui finissent par vous papilloter devant les yeux de telle façon qu'on a soi-même conscience que souvent la lassitude finit par engendrer l'injustice! Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement avec le mode de procéder qui est en honneur?

Au fait, le connaissez-vous ce mode?

Les employés des musées sont là qui prennent un certain nombre de tableaux, et les disposent sur des supports de manière à former un panneau.

Le panneau prêt, on dit au jury :

— Regardez.

Vous comprenez aisément quelle influence bonne ou mauvaise peut exercer le hasard des voisinages sur la décision prise. Si votre cruelle étoile veut que vous, dont l'œuvre est méritante bien que sans éclat exceptionnel, vous tombiez dans une fournée où l'absurde domine, c'en est fait de vous. D'un coup d'œil déjà blasé le jury a vu cet amalgame d'inepties. A d'autres! On n'a pas le temps d'examiner un à un les tableaux et d'opérer le sauvetage d'une œuvre possible submergée par le flot des impossibilités.

Par contre, il arrive d'autres fois qu'on bénéficie du côte à côte, et qu'on passe à la faveur des approbations concentrées sur autrui. Mais c'est plus rare.

Et ne jetez pas la pierre aux jurés. A faire leur besogne on contracte forcément l'incurie professionnelle avec laquelle l'impartialité s'émousse.

∿∿ Voilà pour la fatigue. Passons aux désagréments.

Règle générale : On ne peut pas faire partie du jury sans être sûr d'avance de s'aliéner une bonne douzaine d'amitiés.

C'est le chapitre des recommandations qui fait tout le mal. Vingt fois, trente fois, cinquante fois, dans les journées qui précèdent, on est accroché par ces mots :

— Mon cher, j'appelle toute votre bienveillance sur un petit paysage représentant un nid de tourterelles dans un platane, au bord d'un ruisseau. Ce n'est pas fort... fort... Mais l'auteur est une femme charmante, qui a des yeux longs comme cela... Je vous présenterai, si vous voulez, à sa prochaine soirée... Et spirituelle!... et élégante!...

— Mon ami, soyez, je vous prie, plein de mansuétude pour une nature morte d'un jeune homme... Une mouillette trempée dans un œuf à la coque. Parole d'honneur, le jaune qui coule le long du coquetier n'est pas mal du tout. C'est le neveu d'un banquier à qui j'ai de la reconnaissance. C'est convenu, n'est-ce pas? vous le ferez recevoir. Il sera si content! Cela le posera à la Bourse où il est courtier.

— Mon bon, quand vous verrez passer une vue du désert avec une odalisque endormie sur le dos d'un chameau, ne permettez pas qu'on la refuse. C'est du père d'une jeune fille que je dois épouser. Je lui ai dit que je vous connaissais. Il y a trente-deux ans qu'il peint; c'est son rêve d'exposer une fois. Vous ne voudriez pas du même coup entraver mon bonheur et empoisonner les derniers jours d'un vieillard...

Il y en a des litanies sur ce ton!

Ah! je comprends qu'on ait du mal à trouver des jurés qu'on veuille nommer; mais il devrait être bien plus difficile encore d'en trouver qui voulussent se laisser nommer.

∿∿ Entendu à la cour d'assises :

On juge une cause célèbre : assassinat retentissant. Une belle curieuse à grands falbalas arrive, alors que l'audience est depuis longtemps commencée. Elle cherche partout à se caser, impossible, et elle va battre en retraite quand un monsieur se lève avec un empressement souriant :

— Madame, veuillez, je vous en supplie, prendre ma place.

— Mais, monsieur...

— Je vous en supplie.

— Je ne saurais vous priver...

— Oh! moi, il faudra toujours bien qu'on me place quelque part, je suis le fils de la victime!

∿∿ Je suivais hier la rue de Rivoli. Une petite mendiante m'accoste, tenant en main quelques brins de violette fanée et séparés par petits paquets contenant bien chacun trois brins.

— Monsieur, s'il vous plaît... Monsieur, achetez-moi-z'en un.

Je lui tends deux sous en prenant machinalement un des petits paquets.

Mais elle, s'élançant à ma poursuite :

— Monsieur! monsieur! maman a dit que quand on emportait le bouquet c'était trois sous.

PIERRE VÉRON.



SZEGEDIN, — Les habitants du faubourg de Rochus fuyant devant l'inondation. — (Dessin de M. Edmond Morin, d'après le croquis de M. Schonberg.)



SZEGEDIN. — M. Zubovitch, lieutenant de hussards hongrois, sauvant une famille de dix personnes, réfugiée dans le bois des Chênes.

(Dessin de M. de Haenen, d'après le croquis de M. Schonberg.)



LA CATASTROPHE DE SZEGEDIN. — Trop tard! — Éboulement, près l'église de Bela, d'une maison sur laquelle s'étaient réfugiées onze personnes.

(Dessin de M. de Haenen, d'après le croquis de M. Schonberg.)

NOS GRAVURES

La Catastrophe de Szegedin

Une épouvantable catastrophe vient d'anéantir presque entièrement la ville de Szegedin, le centre le plus important de la grande plaine hongroise, la plus antique cité magyare et la seconde ville du royaume comme chiffre de population.

Szegedin est située sur la Theiss, près du confluent de cette rivière avec le Marosch, à 89 milles de Pesth, à laquelle elle est reliée par la ligne de Pesth à Baziasch, et est traversée, en outre, par le chemin de fer de Fiumo à Alfold.

C'est la plus ancienne ville de la Hongrie. Elle remonte au temps de la conquête du pays par Arpad. En 1514, Dozsa, chef des paysans révoltés, vainquit sous les murs de Szegedin l'armée aristocratique de Bathory, de Zopoly et de Perenyi. Prise par les Turcs, cette ville fut enlevée à ces derniers par l'Autriche, en 1686. Enfin, en 1848, elle prit une part glorieuse au grand mouvement insurrectionnel de la Hongrie, et fut pendant quelque temps, en 1849, le siège du gouvernement révolutionnaire ainsi que de l'Assemblée nationale des Magyars.

Szegedin est bâtie sur un marais, et à la jonction des deux rivières, se trouve une immense plaine alluviale. Elle est divisée en quatre quartiers : la haute ville, la basse ville; le quartier Saint-Roch que traverse la route de Bude, et, au milieu de la ville, le quartier Palanka, le plus riche et le plus beau. Parmi les voies qui l'embellissent, on doit citer la rue de la Croix, qui descend sur les quais; la rue Carassin, qui débouche en pleine place Szechenyi, où s'élève l'hôtel des Contributions, et non loin duquel on rencontre l'hôtel de ville, monument original de la fin du dix-huitième siècle, à coupole hongroise; citons encore la rue de l'École, qui relie les ruines de la forteresse turque avec la place des Piaristes.

Citons encore des places nombreuses et des parcs dispersés dans les divers quartiers, entre autres, la nouvelle promenade Setater, et de l'autre côté de la Theiss, le Nepkert (jardin du peuple).

On arrive à la nouvelle ville, sur le côté est de la Theiss, par un pont de bateaux.

Szegedin possède un grand nombre d'écoles, d'églises et de couvents. On y fait un important commerce de céréales et de bétail; on y compte plusieurs grandes mégisseries, une fabrique de tabac, un gigantesque magasin de sel, deux immenses moulins à vapeur, de nombreux constructeurs de bateaux et de moulins flottants, etc. Mais cette ville est surtout connue par sa paprika, son savon et ses poissons. Chaque cultivateur, dans la plaine d'Alfold, exploite la culture du paprika, et les produits que les grands moulins à paprika de Szegedin fournissent au commerce sont considérés comme la meilleure espèce de l'aromate national hongrois.

Les fabriques de savon de cette ville sont encore plus importantes; on rencontre une foule de fabricants de savon de Szegedin sur le marché de Pesth, et ce savon jouit d'une grande réputation, bien au delà même des frontières de la Hongrie.

Mais la pêche constitue le principal élément de richesse de la population. Il n'y a pas de fleuve au monde où le poisson soit aussi abondant que dans la Theiss.

La population de Szegedin, composée en grande partie de magyars et de slaves, était, en 1866, de 70,000 âmes. Elle a, depuis, considérablement augmenté. Les paysans des environs, chassés par l'inondation, étaient venus se réfugier dans la ville, de sorte qu'il y avait plus de 80,000 personnes au moment où les eaux ont envahi la cité.

Par malheur, la pierre fait défaut à Szegedin, et comme toutes les autres villes hongroises, sauf Buda-Pesth et Presbourg, c'est plutôt un vaste village qu'une cité dans le vrai sens du mot. Les édifices publics sont des maisons sans architecture et sans valeur; les belles maisons — deux douzaines à peu près — ne s'élèvent pas au-dessus de deux étages, et elles sont simplement construites en mauvaises briques, sur des fondations qui n'exigent ni grands frais, ni grand travail. Tout le reste se compose de bicoques en pisé, de la hauteur d'un de nos rez-de-chaussée.

Dans ces conditions, on conçoit facilement que les ravages de l'inondation ont dû être immenses; car toutes ces constructions, si peu solides, n'ont pas pu offrir beaucoup de résistance, d'autant plus que la majeure partie de Szegedin se trouve placée à quelques mètres au-dessous de la digue brisée, et que la projection des eaux s'est produite conséquemment avec une puissance d'autant plus grande.

La Theiss, l'un des principaux affluents du Danube, est une de ces rivières au cours torrentueux qu'il est fort difficile de maintenir régulièrement dans son lit. Sur tout son parcours, des frontières de la Bukovine au Danube, elle reçoit, surtout avant Szegedin, une quantité considérable de petits affluents divers qui, lors de la fonte des neiges ou pendant la période des grandes pluies, grossissent au point de devenir rapidement d'importantes rivières.

C'est à la température printanière du mois de février qu'est due l'horrible catastrophe qui vient d'avoir lieu. Les neiges des hauts plateaux de la Hongrie ont fondu prématurément et grossi tous les affluents de la Theiss qui, sortant de son lit, vint battre avec fureur les trois digues, en assez mauvais état, protégeant la ville de Szegedin.

Dans les premiers jours de mars, les eaux rompirent la digue Pecsora, le premier et le plus important rempart de la ville, situé à quelques kilomètres au nord de celle-ci. Puis, dans la nuit du 7 au 8 mars, la digue Baktoer céda à son tour, et la ville ne se trouva plus sauvegardée que par la digue du chemin de fer ou d'Alfoldbahn.

Le génie militaire fit des efforts héroïques pour consolider cet ouvrage; avec un dévouement à toute épreuve, les soldats, au nombre de 2,000, travaillèrent nuit et jour à cette tâche. Malheureusement, ils furent très mal secondés par les habitants, qui, lorsqu'on voulut les obliger à prendre en main la pioche et la pelle, se mirent à invoquer les phrases à la mode sur la liberté des citoyens et les franchises constitutionnelles.

Néanmoins, on avait bon espoir. Dans la journée du 12, une baisse avait commencé à s'annoncer; elle n'était que de deux pouces; mais c'était le premier signe de salut, croyait-on. Voilà que vers le soir une formidable tempête, soufflant du nord, vint détruire tous les efforts des jours précédents. Vers neuf heures, le bruit se répand que la digue est rompue sous l'action des énormes vagues que le vent projette contre elle; c'est une fausse alerte, mais elle a cet heureux résultat que des milliers de personnes, habitant les lieux les plus exposés, s'enfuient dès cet instant et ne sont pas surprises par la catastrophe.

Dans l'intervalle, les ouvriers civils tentent de se sauver également; on ne les retient qu'en faisant croiser sur eux la baïonnette. Leurs craintes sont légitimes; la scène est effroyable. Le fracas des eaux, les hurlements de l'ouragan qui éteint les torches, les cris de détresse des malheureux qui fuient, abandonnant la plupart tout ce qu'ils possèdent, cet ensemble est navrant.

Le comité de sauvetage, qui siège en permanence, a réuni et fait appareiller une quantité d'embarcations, toutes montées pour pouvoir, lors de l'irruption des eaux, aller porter des secours; cette précaution est d'une utilité inappréciable et permet de sauver des milliers de personnes.

La fureur de l'ouragan augmente toujours, si bien qu'à une heure et demie de la nuit il est annoncé que les travaux de sauvetage ne pourront être continués; les vagues passent au-dessus des digues et inondent les ouvriers.

A deux heures un quart, le tocsin se fait entendre; la ville est perdue. L'éventualité la plus terrible s'est produite.

La crue, après avoir rompu la dernière digue, entre à larges flots, entraînant avec elle la gare, l'entrepôt et les magasins. 15 honveds et 20 soldats qui travaillaient en ce moment sur la partie de la digue emportée par les flots périssent victimes de leur dévouement.

Les eaux s'emparent de la ville avec la rapidité de l'éclair, inondant toutes les rues, qui ressemblent à autant de fleuves. Un nombre très considérable d'habitants, surpris en plein sommeil, n'ont pas le temps de s'enfuir et succombent avec tout ce qu'ils possèdent.

Les malheurs et les souffrances commencent à se produire, et l'on entend de tous côtés des cris et des imprécations de milliers de personnes pour qu'on vienne à leur aide. Les maisons s'effondrent une à une, et à tout moment les habitants sont emportés par le courant. Le gaz s'est éteint, les usines se trouvant entièrement sous l'eau.

Au bout d'une demi-heure, les vagues baignent déjà l'hôtel de ville, situé sur une hauteur. Des centaines de voitures courent dans la direction de Neu-zegedin; des femmes et des enfants, pleurant et criant, errent dans les rues; des milliers de personnes fuient des digues vers le pont de la Theiss. Vers trois heures, les eaux couvrent déjà la place de l'Hôtel-de-Ville. Dans les maisons, les femmes et les enfants appellent au secours. On leur envoie des pontons et des bateaux.

La population fait preuve d'un admirable sang-froid. Les hommes emportent avec eux tout ce qu'il est possible de sauver. Sur plusieurs points de la ville basse l'eau a 7 mètres de haut.

Beaucoup de personnes, au moment où leurs maisons s'écroulent, se sauvent sur des planches, grimpent sur les arbres, et, toutes trempées d'eau, attendent les secours; d'autres montent sur les toits, d'où on les fait descendre au moyen d'échelles.

Ce qui augmente l'horreur de la situation, c'est l'obscurité presque complète qui règne, l'inondation ayant, la veille, atteint l'usine à gaz. Par-ci, par-là seulement l'affreux spectacle est éclairé par des incendies de fabrique et de divers bâtiments, qui, tout le fait présumer, ont été allumés par des misérables voulant augmenter la confusion pour mieux pouvoir se livrer au pillage. Aussi la loi martiale est-elle aussitôt proclamée; plusieurs de ces scélérats sont fusillés.

Le jour se lève... Décrire le poignant tableau qu'offre alors l'emplacement où s'élevait la veille encore Szegedin, c'est ce que nulle plume ne peut faire. C'est une vaste mer, du milieu de laquelle s'élèvent quelques étages, et surtout des toits ou des cheminées de maison, qui d'heure en heure deviennent de plus en plus rares, car l'eau les lave, les flots les battent et le vent les renverse. Des canots, des pontons, des bateaux sillonnent cette mer pour porter secours aux malheureux, qui n'ont pu prendre la fuite et qui jettent des cris de détresse de leurs refuges désespérés, les uns aux fenêtres, les autres sur les toits, d'autres sur des arbres. Il y a tant de ces infortunés que les esquifs ne suffisent pas; on ne sait auxquels porter plutôt secours.

La plupart des maisons, bâties en terre d'argile, ont déjà disparu; la tempête est si grande que les maisons en pierres s'écroulent avec un fracas semblable au bruit du tonnerre, ensevelissant dans leurs ruines et sous les eaux les malheureux auxquels elles servaient de refuge. En voulant porter secours à des vivants qui se débattent au milieu des flots, on relève des cadavres de femmes et d'enfants.

L'approche de la ville est fort dangereuse. On joue sa vie à chaque instant. Les charpentes des toits, les meubles des maisons, les cadavres des animaux domestiques flottent au gré des eaux jaunâtres. L'emplacement de la ville ne forme plus qu'un lac d'où émergent çà et là quelques maisons, deux ou trois par rue. De quelque côté que le regard se porte, on n'aperçoit que des habitants en détresse implorant du secours, et, de temps à autre, les maisons qui leur servent de refuge s'écroulent avec un bruit terrible. Dans les faubourgs de Palanka, Roch et Felsevaros, des rues entières s'écroulent avec un horrible fracas. Ces bruits sinistres roulent dans l'espace mêlés aux sons du tocsin.

L'aspect de la ville inondée est horrible. Des hommes et des femmes, avec de l'eau jusqu'aux épaules, lèvent leurs bras en soutenant des enfants et des objets précieux qu'ils veulent sauver. Une vieille femme, retrouvant le cadavre de son petit-fils, l'emporte en ricanant : elle est devenue folle.

Les troupes envoyées sur les lieux font preuve d'un dévouement et d'une intrépide énergie qu'on ne saurait assez louer. Montés sur des canots, des pontons et des bacs, les soldats croisent incessamment sur le théâtre de la catastrophe, sans crainte des remous, causés par les maisons qui s'effondrent. Il se passe des scènes déchirantes. Le manque de canots se fait cruellement sentir. Parmi les troupes employées au sauvetage à Szegedin, on aurait déjà à déplorer la perte de trois officiers et de trente-cinq hommes, qui auraient péri victimes de leur dévouement.

On cite un sergent, nommé Porzolt, qui aurait sauvé trente-deux enfants et quarante et une femmes. M. Zubovitch, lieutenant en premier dans un régiment de hussards hongrois, le fameux sportsman si connu du pu-

blic parisien, arrache à la mort une famille de dix personnes qui avaient passé quarante-huit heures sur des branches d'arbres. Plusieurs étaient à moitié mortes de froid. Malheureusement, quelques instants plus tard, M. Zubovitch, victime de son dévouement, était dangereusement blessé en essayant de sauver une nouvelle victime. Déjà ce brave officier, à lui seul, a secouru soixante-sept hommes et quatre-vingt-treize femmes.

Un bateau qui s'efforçait de venir en aide aux habitants d'une maison est brisé par la chute d'un pan de mur; son équipage et sept femmes, déjà recueillies à son bord, sont engloutis pour toujours.

A côté de ces actes de dévouement admirable, on voit des actes d'égoïsme révoltants : des possesseurs de bateaux ne veulent recevoir les victimes qu'à prix d'argent. Un habitant de Szegedin a mis tout son bien sur un radeau et passe, sans écouter les cris, devant le toit d'une maison où quatre-vingts femmes et enfants attendent le secours. Les soldats confisquent son radeau. A peine ces malheureux sont-ils réunis sur le radeau que le toit s'écroule.

Le 13, l'empereur d'Autriche arrive, à sept heures précises du matin, à l'endroit du désastre. Il est accompagné par MM. Tisza, de Wenckheim et deux aides de camp.

La population, qui entoure la gare, acclame chaleureusement l'arrivée du train impérial. Sa Majesté, après avoir parcouru les ruines de la ville dans un ponton, repart directement pour Vienne, *via* Pesth.

La ville de Szegedin avec ses environs comptait 9,700 maisons; d'après le rapport officiel, il ne reste plus debout, dans les quatre districts, que 261 maisons, compris les églises, et 72 de ces habitations sont dans un état très précaire. Le chiffre des victimes n'est pas encore connu. On parle toutefois de plusieurs centaines de cadavres qui surnagent dans les rues.

La digue de la Theiss est encombrée de malheureux qui cherchent à se sauver par la fuite. Exposés à toutes les injures du temps, ces malheureux souffrent horriblement du froid et de l'humidité; ils se couvrent avec du chaume mouillé qu'ils arrachent aux toitures. Beaucoup de ceux qu'on a sauvés de la mort par les eaux succombent aux souffrances qu'ils ont endurées de la faim et du froid. Il s'est déclaré un grand nombre de maladies parmi les malheureux déjà transportés dans d'autres villes. Parmi les inondés qui se sont réfugiés sur les arbres de la forêt de chênes qui avoisine la ville, il en est beaucoup qui n'ont pas pris la moindre nourriture depuis trente-six heures. Il y a grande disette de vêtements. La population est en proie au plus sombre désespoir, et il se passe des scènes vraiment effrayantes. Beaucoup de ces malheureux mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons, espérant recevoir la prime d'assurance et regagner par le feu ce qu'ils ont perdu par l'eau.

La gare offre un spectacle navrant : les trains ne font qu'aller et venir, apportant sans cesse des secours de toutes sortes, et emmenant les malheureux en larmes, qui fuient avec femmes et enfants pour aller chercher un asile dans les villes que les commissaires du gouvernement leur assignent. De Temesvar, de Kikinda, d'Arad, et surtout de Pesth, arrivent sans cesse de nouveaux bras, de nouvelles barques, des munitions de bouche, du pain, du lard, des jambons, enfin tout ce qu'il faut pour répondre aux premiers besoins d'une telle indigence!...

On continue avec énergie les travaux entrepris en vue du sauvetage des habitants de Szegedin. A la date du 17 mars, la Theiss avait baissé de 30 centimètres, et les eaux des affluents de cette rivière avaient également diminué; aussi espère-t-on pouvoir se rendre enfin maître du fléau et empêcher de nouveaux malheurs.

Des souscriptions en faveur des inondés ont été ouvertes dans toutes les villes de l'Autriche-Hongrie.

S. M. l'Empereur a donné un premier secours de 10,000 florins sur sa cassette particulière. Le comte Szapary, ministre des finances hongroises, s'est rendu sur les lieux, avec 200,000 florins.

Le Reichstag hongrois a voté 1 million de florins pour les victimes de Szegedin.

Parmi les premiers souscripteurs, citons, entre autres noms, celui du consul général de France à Pesth, M. le baron de Bourgoing.

Rappelons qu'en 1870, le peuple hongrois envoya 300,000 francs au comité de secours formé à Vienne sous la présidence de M. Bontoux, pour venir en aide à nos soldats, prisonniers en Allemagne.

L'heure est venue de prouver à la Hongrie que la France n'est ni oublieuse, ni ingrate, et nous nous empressons de faire de nouveau appel à la charité de tous pour secourir vingt mille familles sans abri et sans ressources, victimes de l'inondation de Szegedin.

Les sentiments d'humanité provoqués par la catastrophe de Szegedin se propagent dans toute l'Europe, et les secours arrivent de tous côtés. Ce qui frappe dans ce désastre inouï, c'est la résignation avec laquelle les Hongrois le supportent et se montrent reconnaissants de l'empressement généreux dont ils sont l'objet. Que chacun donne donc son obole, et bientôt la cité magyare de Szegedin élèvera de nouveau sa tête fière au-dessus des plaines de l'Alfold.

Un nouveau comité, le *Comité français*, vient de se former pour venir au secours des inondés de Szegedin; il est dû à l'initiative de députés appartenant à toutes les nuances d'opinion.

Une souscription est ouverte dans ce but à la Société générale, rue de Provence, 54, et dans toutes les succursales de Paris et des départements.

Parmi les membres de ce comité, nous remarquons : MM. Ferdinand de Lesseps, président d'honneur; comte de Roys, député, président; Victor Borie, maire du sixième arrondissement, vice-président; comte Serurier, vice-président, etc.

La Catastrophe de « l'Arrogante »

Toulon, 22 mars.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie aujourd'hui le croquis de cette catastrophe si inattendue, si lamentable, qui vient de jeter la consternation dans notre population maritime.

En deux mots, voici ce qui s'est passé :

Non loin de Toulon, se trouve la rade des îles d'Hyères, dans laquelle le vaisseau canonnier le *Souverain* et ses deux annexes les batteries flottantes l'*Arrogante* et l'*Implacable* se tenaient d'habitude pour faire les tirs.

Le 19 mars au matin, l'*Arrogante*, qui se trouvait alors à un mouillage que l'on nomme mouillage de la Badine, situé près de la presqu'île de Giens, fut surprise par un coup de vent d'est. Les lames déferlaient sur l'avant avec violence et mettaient le bâtiment dans une situation critique qui ne tarda pas, la mer grossissant toujours, à devenir périlleuse.

A onze heures et demie, le capitaine signale au *Souverain* que l'eau envahit son bord. Quelques minutes après, le pavillon est mis en berne. A ce signal de détresse suprême pour un marin, ordre est donné d'aller s'échouer à la côte, afin de sauver à la fois le bâtiment et l'équipage. L'*Arrogante* file immédiatement son corps-mort et manœuvre pour gagner la plage; mais la mer, la prenant par le travers et déferlant sur son pont avec furie, la met bientôt dans une situation désespérée. De minute en minute l'avant s'enfonce. Le calme et le sang-froid règnent seuls sur ce navire qui va périr; officiers et matelots sont impassibles comme s'il s'agissait d'une simple manœuvre; pas un mouvement d'indécision, pas un mouvement de crainte.

A deux heures et demie de l'après-midi, l'avant de l'*Arrogante* touche le fond à six cents mètres au large; sur son arrière, émergeant encore, se réfugie l'équipage; les officiers restent inébranlables à leur poste. Une grande lame vient rouler sur le navire : quand elle est passée, l'*Arrogante* a disparu. La mer est furieuse; le navire se trouve trop loin pour qu'on puisse lui venir en aide au moyen du canon porte-amarre ainsi que du canot de la Société de sauvetage; du reste, la brume formée par une pluie intense empêche de voir le navire de terre.

Vers cinq heures du soir seulement, les douaniers de service dans la presqu'île de Giens sont informés du désastre. Aussitôt tous les habitants de la presqu'île, dont le nombre est très restreint, puis une escouade de seize marins et d'un second maître du *Souverain* qui se trouvait en corvée dans ces parages, enfin la brigade des douanes des Pesquiers se portent sur le rivage; grâce à leur concours, les pauvres marins qui cherchent à atteindre la plage à la nage doivent en grande partie leur salut. Exténués, roulés par une mer furieuse, ceux-ci arrivent à demi morts, au milieu des dangereuses volutes formées par les lames, sur la plage. Les douaniers, aidés des pêcheurs de Giens, ont alors l'heureuse idée de former une chaîne, se tenant solidement par la main et avançant dans l'eau tant que l'état de la mer le leur permet; de cette manière, les naufragés sont recueillis avant d'avoir été roulés dans les lames de la plage.

La population de Giens, rassemblant toutes ses ressources, installe sur la plage des marmites pleines de vin chaud, de thé, d'eau-de-vie, etc., bref, tout ce qui peut ranimer les pauvres naufragés, lesquels arrivent à terre à demi nus et glacés par le froid. Six d'entre eux sont blessés et transportés immédiatement dans le poste des douaniers.

Au large, on aperçoit l'épave de l'*Arrogante*; la cheminée et les deux mâts seuls paraissent au-dessus des eaux et semblent une croix sinistre plantée sur un cercueil immense. Les haubans et la vergue de fortune sont couverts de malheureux qui, ne sachant pas nager, ou reculant devant le mauvais état de la mer, restent cramponnés, en attendant des secours que la tempête, hélas! ne permet pas d'envoyer.

La mer déferle avec fureur sur l'*Arrogante*, et ce serait courir à une mort certaine que de chercher à l'aborder avec une embarcation; du reste, on eût été coulé bien avant de pouvoir s'en approcher.

Sitôt que l'état de la mer le permet, le *Souverain* envoie sa chaloupe recueillir les malheureux naufragés qui n'ont pas quitté les derniers restes de leur navire.

Il est impossible de donner des chiffres précis, mais on peut néanmoins dire qu'il y avait environ 130 hommes à bord de l'*Arrogante*. 80 ou 90 marins sont sains et saufs, une quarantaine s'est noyée. Parmi les morts, on compte tous les officiers; ce sont MM. les lieutenants de vaisseau Ribes, Paturel, d'Annoville, Paul, et l'aide médecin Toir. M. Paul seul a été aperçu un moment cherchant à gagner la terre à la nage; il n'a pas reparu. Triste détail à signaler, tous ces malheureux officiers détachés à bord de l'*Arrogante* étaient embarqués depuis quelques jours à peine sur ce navire.

P. S. L'*Arrogante* avait été lancée à Nantes, en 1864. Sa cuirasse avait une épaisseur de 12 centimètres; sa longueur était de 43m50, sa largeur de 14m60, et son tirant d'eau de 3 mètres. Sa machine était de la force de 120 chevaux, et sa vitesse de 7 nœuds. Son armement se composait de 3 énormes canons de 24 centimètres et de 4 plus petits de 12 centimètres, placés tous dans le blockaus central.

Veuillez agréer, etc. — DYSON.

PARTIE PERDUE

(Suite)

Georges ne put réprimer un mouvement de contrariété, et s'approchant d'Albert en lui offrant un cigare :

— Tu viens avec nous, j'espère?

— Y penses-tu, mon cher!... Mais tu me gronderais toi-même de laisser madame seule.

— Ah!

Dire tout ce que cette exclamation contenait de dépit, de colère concentrée, est impossible! Un moment, le marquis fut sur le point d'éclater... Mais il songea combien il se rendrait ridicule aux yeux de sa femme et d'Albert... aux yeux surtout de la comtesse, et lorsque celle-ci, d'un geste gracieux, posa son bras sur le sien, il se laissa entraîner par elle loin du salon.

Albert le regarda partir en souriant d'un air moqueur; puis il reporta un regard attendri sur Berthe.

Celle-ci, à peine son mari se fut-il éloigné, se repentit de ce qu'elle avait fait... Confuse, embarrassée, elle n'osait lever les yeux sur le jeune homme, et, pour cacher sa confusion, elle se mit à broder fiévreusement.

Albert la considéra un instant en silence, et s'approchant d'elle :

— Merci à vous, madame, d'avoir compris que j'avais besoin d'être seul un instant avec vous... Ah! laissez-moi vous dire tout ce que mon cœur renferme pour vous de gratitude... laissez-moi vous remercier du bonheur que vous m'avez fait entre-



HONGRIE. — LA CATASTROPHE DE SZEGEDIN. — La Theiss débordée rompant la [illegible] chemin de fer d'Alfoldbahn, dans la nuit du 13 mars, à deux heures un quart du matin.

(Dessin de M. Vierge, d'après [illegible] M. Schonherr, notre envoyé spécial.)

voir... oui, car je me souviens de vos paroles, madame : « Quoique mariée, m'avez-vous dit, on peut « sentir battre son cœur à l'unisson d'un autre « cœur... comprendre ses souffrances », et vous avez deviné les miennes, madame... et vous m'avez laissé l'espoir!... Et comment n'aurais-je pas espéré?... Votre main, pressée par la mienne, ne s'est pas retirée!... vos regards ont répondu aux miens... vous m'avez écouté sans colère et le sourire aux lèvres... Vous le voyez, madame, vous m'avez donné le droit d'espérer qu'un jour viendra où, touchée de tant de respect, de tant d'amour, vous vous laisserez attendrir... Vous me permettrez de vous aimer?

A ces derniers mots, Mme de Vivray, qui avait écouté Albert les yeux baissés et la rougeur au front, releva la tête avec fierté et regardant le jeune homme d'un air indigné, elle se dirigea vers son appartement.

Albert se plaça devant elle.

— Vous me fuyez, madame? Qu'ai-je donc dit qui puisse vous déplaire?

— Je suis la femme de votre ami, monsieur; vous l'oubliez en ce moment, répondit Marthe avec autant de mépris que de dignité.

— Hélas! comment aurais-je pu m'en souvenir, lorsque vous m'avez permis vous-même de l'oublier... Car, enfin, les paroles qui vous offensent maintenant sont les mêmes que je prononçais il y a quelques instants à peine... Oh! croyez-moi, madame, si vous ne m'aviez laissé aucune espérance, j'aurais refoulé cet amour dans mon cœur, et pas un mot ne vous eût dévoilé mon fatal secret; mais vous sembliez m'encourager par vos regards, par vos sourires.

Mme de Vivray, en proie au repentir de l'imprudence qu'elle avait commise, tomba accablée sur un fauteuil et cacha sa tête dans ses mains.

Albert continua.

— Me serais-je trompé?... et ce que je prenais pour des preuves d'amour, ne serait-ce, hélas! que de la coquetterie ? Vous vous taisez?... de grâce, madame, ne me laissez pas cette affreuse pensée! Songez combien il est cruel de croire que la femme qu'on aime avec respect, avec idolâtrie, n'est qu'une coquette!... Mais savez-vous bien ce que c'est qu'une coquette, madame?... Une coquette! c'est une femme qui, sans respect d'elle-même, n'a qu'une pensée : plaire!... qu'un but : se faire aimer!... qui tantôt vous donne le plus doux espoir pour, l'instant d'après, vous plonger dans la douleur par son dédain et ses railleries!... Puis, lorsqu'elle s'aperçoit que cet amour finit par la lasser, vous dit de sa plus douce voix, avec son plus gracieux sourire... : Mais je ne vous aime pas! tant pis si vous m'aimez!... Que lui importe, en effet, si elle vous a torturé le cœur!... elle n'a vu dans ce jeu qu'une distraction à son ennui... Une coquette! c'est une femme digne de tout mépris!

Mme de Vivray poussa un cri de douleur, et levant sur Albert ses yeux baignés de larmes :

— Oh! si vous connaissiez les motifs qui m'ont fait agir, vous ne me traiteriez pas avec tant de rigueur... vous me plaindriez peut-être!

Albert, tout ému, s'approcha d'elle, et avec une voix pleine de respect et d'affection, répondit :

— C'est parce que je les connais que j'ai prononcé les paroles qui vous ont offensée... J'ai entendu les conseils que vous donnait Mme de Rieux, j'ai vu à quel point vous aimiez Georges, pour que vous, la pure jeune femme, vous ayez consenti à faire usage de la coquetterie, cette arme si dangereuse, afin de le ramener à vous. Pardonnez-moi mon audace, madame, mais il fallait vous sauver à tout prix... Maintenant calmez votre chagrin, je vous jure de vous rendre l'amour de votre mari.

— Oh! si vous faisiez cela, je vous aimerais, non comme un ami, mais comme un frère.

— Alors vous me promettez de m'obéir aveuglément, de ne rien dire à personne de nos projets?

— Oui, et cette fois sans aucune crainte, car j'ai foi en votre promesse.

Et d'un geste plein de grâce et de touchant abandon, elle tendit la main au jeune homme.

Albert y déposa un respectueux baiser.

M. de Vivray rentrait en ce moment avec Mme de Rieux. Sa colère, sa stupéfaction furent si grandes, qu'il resta tout interdit.

Eh quoi! Albert, son ami, de l'honneur duquel il aurait répondu comme du sien, osait faire la cour à sa femme!... Mme de Rieux avait deviné cet amour, et lui... lui! n'avait rien compris!...

Hélène le regarda avec un sourire moqueur, et, lui touchant le bras, lui dit d'un ton ironique :

— Que vous avais-je prédit?

— Eh quoi! vous voilà déjà revenus? s'écria Albert.

— Déjà! Il paraît que le temps t'a paru bien court?

— Tu ne peux en douter, j'étais avec madame.

Et Albert s'inclina respectueusement devant Berthe, tandis qu'Hélène, assise auprès de son amie, lui disait :

— Eh bien! as-tu réussi à rendre M. de Lostanges amoureux?

— Tout à fait.

— Vraiment!... Cela ne t'a pas coûté beaucoup, on le voit, de faire la coquette.

— Que veux-tu! répondit avec malice la jeune femme, M. de Lostanges est si aimable, que, malgré soi, on joue au naturel.

Mme de Rieux ne put retenir un mouvement de dépit qui fit sourire Berthe et s'éloigna de cette dernière pour rejoindre Albert.

— Et vous, chère amie, ne vous êtes-vous pas trop ennuyée pendant notre absence ?

— Nullement, j'étais avec M. de Lostanges.

— En vérité, on ne peut mieux s'entendre!... Je suis charmé de cette réciprocité de sentiments.

— En attendant, prenez garde! vous tournez aux Géronte, lui murmura Mme de Rieux, et le monde est sans pitié pour les maris jaloux... Eh quoi! tu nous quittes, Berthe?

— Quelques ordres à donner : je reviens à l'instant.

M. de Vivray fit un mouvement comme pour suivre sa femme; mais il s'arrêta brusquement en voyant Albert penché sur l'épaule de Mme de Rieux et lui parlant avec animation.

Après un moment d'hésitation, le marquis se dirigea vers eux.

— Je vous en prie, madame, dit Albert à Hélène, trouvez un moyen d'éloigner Georges... il faut que je vous parle.

— C'est sérieux?

— Fort sérieux.

Puis le jeune homme s'éloigna d'elle et s'assit auprès d'une table où se trouvaient plusieurs romans nouveaux; il en prit un au hasard et se mit à le feuilleter tout en suivant Hélène des yeux.

Celle-ci s'avança rapidement vers Georges.

— Oh! mon ami, comme vous me voyez effrayée!

— Effrayée?... de quoi?

— D'avoir laissé mon mouchoir au jardin.

— Qu'à cela ne tienne; vous allez l'avoir bientôt.

Et s'approchant de la cheminée, il allait agiter le cordon de la sonnette, lorsque Mme de Rieux le retint.

— Malheureux! qu'allez-vous faire? Et votre lettre?

— Ma lettre? Quel rapport y a-t-il entre elle et...

— C'est que je l'ai laissée sur le banc dans mon mouchoir. Si elle tombe entre les mains de Marthe, nous sommes perdus!

Georges leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin d'une pareille imprudence, et s'élança vers la porte; mais une seconde fois il s'arrêta à la pensée de laisser Hélène seule avec Albert.

Celle-ci, d'une voix brisée, avec un regard suppliant, lui murmura :

— Voulez-vous donc me perdre? Je meurs d'inquiétude!

Le marquis faisant un grand effort sur lui-même sortit, non sans jeter un regard de dépit et de colère sur tous les deux.

A peine eut-il disparu que les jeunes gens se regardèrent et ne purent s'empêcher de sourire.

— Eh bien! êtes-vous satisfait? dit la comtesse.

— Vous êtes adorable! mais à la place de Georges, je ne serais pas parti; la jalousie m'aurait retenu.

— Vous êtes donc jaloux?

— Atrocement!... N'est-ce pas la plus grande preuve d'amour?... Oh! si j'aimais, madame, et si j'avais le bonheur d'être aimé d'une femme telle que vous, je n'aurais de pensées que pour elle... je voudrais pouvoir lui consacrer tous mes instants... je voudrais, en un mot, ne vivre que pour elle, afin qu'elle n'aimât que moi.

— Mais c'est une véritable déclaration que vous me faites ?

— Oh! dussiez-vous me chasser à jamais de votre présence, il y a trop longtemps que je souffre! que je garde le silence! Il faut enfin que vous sachiez que vous êtes l'objet de mon culte, de mon adoration.

— Vraiment, je tombe de surprise en surprise!... Rien dans vos manières ne pouvait me faire supposer...

— Que je vous aimais!... Le véritable amour est respectueux et discret, madame.

A peine avait-il achevé ces mots, que Georges, haletant, le front couvert de sueur, qu'il épongeait avec son foulard, parut à la porte du salon. Hélène mit un doigt sur ses lèvres comme pour recommander le silence à Albert. Georges aperçut ce mouvement, ce qui redoubla sa mauvaise humeur; il s'approcha de la comtesse et lui dit avec une colère concentrée :

— Votre mouchoir n'était pas au jardin, madame, c'est en vain que je l'y ai cherché.

— Combien je suis étourdie! reprit Mme de Rieux en retenant à peine un éclat de rire, combien je regrette de vous avoir donné toute cette peine!... Mon mouchoir était sur ce canapé, et je ne m'en doutais pas!

— En vérité!

Albert, voyant que la colère de Georges n'attendait qu'un motif pour éclater, et ne voulant pas qu'il rougît devant lui, mais, d'un autre côté, ne voulant pas perdre aucun de ses avantages, se dirigea vers la fenêtre et parut tout occupé à regarder ce qui se passait dans le jardin.

— C'est trop de coquetterie, à la fin, madame! dit Georges ne se contenant plus.

— Vous dites, monsieur? reprit d'un air hautain la comtesse.

— Je dis que vous avez pris un prétexte pour m'éloigner et rester seule avec Albert; vous saviez bien que la lettre n'était pas au jardin.

— Et quand cela serait?

— Prenez garde, madame! je ne suis pas un homme dont on se joue impunément!

— Et moi, je suis libre de mes actions... je ne suis pas votre femme, je ne vous ai donné aucun droit de me parler ainsi... Votre jalousie m'est insupportable, et je ne suis pas d'humeur à la tolérer plus longtemps.

Voyant rentrer Mme de Vivray, elle s'élança vers elle, laissant le marquis tout à sa fureur.

Albert, certain que la brouille avait éclaté entre son ami et Hélène, ne put s'empêcher de sourire de la déconvenue de Georges, et résolu à poursuivre son projet jusqu'au bout, il s'approcha de Mme de Vivray, qui, souriante, heureuse, à la pensée que l'amour de son mari lui serait rendu, n'avait jamais été plus ravissante, remarque que fit, à part lui, Georges, et qu'il attribua au bonheur qu'elle ressentait de se savoir aimée d'Albert. Sa colère en redoubla.

— Ne croyez-vous pas, mesdames, qu'une promenade au rond-point des Bruyères ne serait pas délicieuse?

— Oh! la charmante idée, répondit Mme de Rieux, qu'en dis-tu, Berthe?

La jeune femme hésitait à répondre, car Albert s'était approché d'elle, et lui avait dit :

— Refusez... et attendez-moi, ici, à trois heures.

Ces paroles, Georges les avait entendues; ne pouvant croire que Berthe consentirait à ce rendez-vous, il attendait avec anxiété sa réponse.

La marquise, puisant du courage dans le regard doux et affectueux d'Albert qui semblait lui dire : Suivez mes conseils, il y va de votre bonheur, répondit :

DARIA ROUY.

(*La suite au prochain numéro.*)

Courrier du Palais

La statistique prise à faible dose. — La terre promise des sorciers. — Le privilège d'un département. — Une rencontre en wagon. — Une voyageuse intéressante. — Une conversion imminente. — Les secrets merveilleux. — Le trésor enfoui. — L'or qui s'envole. — L'escamotage. — La sorcière invisible. — C'est encore du bonheur! — Les incendiaires. — Comment la conscience s'égare. — L'hypocrisie du crime. — La terreur des campagnes. — Le surveillant. — La casquette révélatrice. — Le mobile du crime. — Encore un plaideur grincheux. — Le droit de la défense. — Réplique et riposte. — Un procès américain. — Où passaient les impôts. — La sympathie mal placée.

Les lecteurs, qui n'ont pas charge de chronique hebdomadaire sur les faits et gestes de messieurs les coquins et sur les récompenses que la justice leur décerne tous les jours avec une impartiale sévérité, se gardent bien, une fois la chronique lue, de charger leur mémoire de toutes les variétés de coquineries qui se pratiquent dans ce bas monde, d'observer quelle spécialité est en progrès ou en décroissance par le rapprochement d'une semaine avec l'autre, de remarquer si tel délit est fréquent dans les villes ou particulier aux campagnes, si telle province le voit se produire plus ou moins souvent que telle ou telle autre, etc., etc. Et les lecteurs ont bien raison! Mais, pour le chroniqueur, c'est une autre affaire; un peu de statistique ne gâte rien quand on n'en abuse pas, et ces comparaisons et ces rapprochements sont de la statistique prise à faible dose; c'est ennuyeux, mais c'est utile, quand on doit à ses lecteurs des appréciations et des réflexions. C'est par suite de ce raisonnement que j'ai été amené à cette constatation, que le département d'Indre-et-Loire est la terre promise des sorciers, des jeteurs de sorts, des *empicasseurs*, des devins, devineresses et chercheurs de trésors enfouis. Et pourtant c'est une contrée où les bras ont beaucoup à faire, où l'on parle bien, où l'on raisonne bien, où le niveau de l'instruction est relativement supérieur, où l'esprit est plutôt positif qu'enthousiaste et vagabond, et ne s'égare ni dans les rêveries ni dans le fanatisme; c'est le pays du bon sens terre à terre. Sur dix escroqueries commises en France à l'aide des ridicules manœuvres que facilite la superstition, il faut en compter au moins six dont le tribunal correctionnel de Tours a à connaître. D'où vient cela? Je constate bien le fait, mais je demande en vain à ma sagacité de résoudre cette difficulté préalable: est-ce la crédulité qui attire les imposteurs, ou bien est-ce l'imposture qui appelle les dupes? — J'y réfléchirai.

Voilà une dame âgée, non pas une villageoise, mais une femme ayant reçu une certaine éducation, qui dépose en qualité de plaignante. Elle a rencontré en chemin de fer, dans un court voyage, une nommée Marie Paumier, et celle-ci lui a raconté ses *malheurs*, trois ou quatre deuils en moins de quinze jours, son père, sa mère, une sœur, une cousine fauchés par la mort! Pauvre femme! Et puis elle appartient à l'Église réformée et elle se propose de chercher des consolations dans les dogmes du catholicisme; c'est une conversion imminente. La brave dame, qui est d'une piété fervente, s'attendrit; elle n'en est que plus sensible à de petites prévenances et la voilà décidée à protéger cette intéressante étrangère. Celle-ci vient la voir et lui parle des merveilleux secrets qu'elle possède de faire multiplier son argent en le mettant dans l'eau bénite, ou de lui faire découvrir des trésors cachés sous la terre. La bonne dame repousse la première proposition, elle ne veut pas associer la religion à de pareilles pratiques, mais elle se laisse aller à accepter la seconde. Du reste, l'incantation n'a rien que de bien simple; il s'agit de faire un petit paquet de tout ce qu'elle possède d'argent, un billet de banque de 500 francs et cinq pièces d'or de 20 francs, et de poser le paquet à terre pour un instant, au moment et à l'endroit qu'indiquera l'inspiration de la devineresse. C'est entendu, à neuf heures du soir la dame se met en marche et Marie Paumier la suit pas à pas: « C'est là, s'écrie-t-elle, et il n'est que temps! » Le paquet est posé par terre, Marie Paumier le ramasse et le rend aussitôt à la bonne dame. Le charme est complet, c'est à cette place qu'on trouvera le trésor... dans vingt-quatre heures! — « C'est singulier, dit l'excellente dame, les pièces d'or ne sonnent plus dans le papier! — Tant mieux! reprend Marie Paumier, il faut que les pièces soient collées ensemble; c'est signe de réussite! Vous allez enfermer ce paquet dans votre secrétaire avec des clés en croix pardessus et vous m'attendrez pour l'ouvrir! » Est-il besoin de dire qu'ayant attendu en vain Marie Paumier, la pauvre dame alla aux informations et apprit que la chercheuse de trésors mystérieux menait une conduite scandaleuse, et qu'elle avait été envoyée à Tours en résidence obligée par mesure de surveillance, à la suite de plusieurs condamnations. Le petit paquet contenait trois sous, et les 600 francs s'étaient envolés! — Marie Paumier a été prise d'une furieuse attaque de nerfs quand le tribunal correctionnel a prononcé contre elle la peine de cinq années d'emprisonnement, et la dame qui croit aux trésors cachés a pu recouvrer 475 francs. — C'est encore du bonheur.

Puisque nous avons fait le voyage — et cela en valait bien la peine — occupons-nous d'une affaire qui s'est déroulée devant la cour d'assises d'Indre-et-Loire et qui a causé une certaine émotion dans le département. Quand on n'est pas trop exclusivement Parisien, on sait quelle terreur produit dans les campagnes ce crime d'incendie, si difficile à prévenir, et dont l'auteur échappe si souvent à la répression. La loi est et devait être d'une sévérité en rapport avec les facilités qu'offre l'exécution de ce crime et avec ses conséquences terribles que l'incendiaire lui-même est impuissant à limiter; il suffit d'une allumette jetée rapidement au passage dans une écurie, dans une grange, pour incendier une maison, pour brûler tout un village. Le mobile du crime est à peu près le seul élément de preuves qui puisse conduire à la découverte du coupable, et ce mobile est bien souvent d'une puérilité telle qu'il ne permet pas les soupçons; c'est un intérêt infime, une querelle, un procès perdu, une mesquine rancune, et ce dessein atroce d'atteindre son ennemi en brûlant une maison égare d'autant plus facilement une conscience faible, qu'elle s'efforce de considérer le meurtre qui en sera le résultat comme une conséquence indirecte et non voulue; le crime a son hypocrisie! Le hameau habité par Jacques Létourneau, un cultivateur, un homme de quarante ans, avait vu s'allumer quatre incendies en deux mois; une femme avait succombé aux suites de ses brûlures : tout le monde était consterné; on ne dormait plus, et hommes, femmes et enfants se relayaient pour exercer une surveillance continuelle. Le lendemain du dernier incendie, on trouvait dans un sentier, près de la maison brûlée, une casquette appartenant à Létourneau. On se rappela alors sa contenance embarrassée, ses paroles suspectes chaque fois qu'une maison avait brûlé. Qu'avait-il fait cette dernière nuit? Il était de garde précisément, et, pour faire sa ronde, il avait emmené avec lui un enfant de douze ans. L'enfant raconta, avec une précision et une fermeté au-dessus de son âge, que Létourneau l'avait quitté pendant un quart d'heure, et qu'en rentrant chez lui il avait ouvert son coffre en disant : « Il fait froid, je vais prendre une casquette plus chaude! » C'est en ce moment que le feu avait éclaté.

Devant le jury, Létourneau a nié avec obstination tous les faits relevés à sa charge, et sur les trois premiers incendies, les preuves n'ont pas paru suffisantes; mais, reconnu coupable sur le dernier, il a été condamné à vingt ans de travaux forcés. Savez-vous pourquoi il avait brûlé cette quatrième maison? Parce que la femme qui l'habitait avait conseillé à un propriétaire de ne pas accepter Létourneau pour locataire. N'est-ce pas effrayant!

Encore un plaideur qui a trouvé bon de se venger sur l'avocat de son adversaire. C'est une seconde édition de la scène déplorable qui s'est passée il y a quelques mois dans la salle des pas perdus du Palais de Justice à Rouen. Cette fois, c'est à l'issue d'une audience du tribunal civil de Lons-le-Saulnier que cet acte de violence a été commis. Le plaideur aborde l'avocat dont la plaidoirie lui avait déplu; il l'accable d'injures. L'avocat veut échapper à une explication qui, commencée sur ce ton, promet de finir mal; il double le pas et s'abstient de répondre; mais le plaideur continue sa réplique improvisée et qui ne rappelle en rien le style du Palais. « Retirez-vous, lui dit alors l'avocat, suivez votre chemin! » Les injures redoublent et sont bientôt suivies de menaces et de gestes. « Retirez-vous, reprend l'avocat à bout de patience, sinon je vais vous faire taire. » Et alors le plaideur lève la main et lance un soufflet. Me Z... ne réplique pas, mais il riposte.

C'est le conseil de l'ordre qui est intervenu et qui a provoqué contre ce plaideur irritable des poursuites correctionnelles. Le tribunal a prononcé une condamnation à un mois d'emprisonnement.

Voici, par exemple, un procès qui est bien franchement américain. Depuis douze ans, un déficit énorme s'était produit dans les finances du comté de Warren, dans le New-Jersey; depuis douze ans, les fonctionnaires composant le conseil électif chargé du recouvrement des impôts et du contrôle des dépenses étaient régulièrement réélus chaque fois qu'il y avait un sortant; ils avaient formé entre eux un concert pour assurer leur réélection perpétuelle, et ils avaient un intérêt tout particulier à ce que quelque nouvel intru ne vînt pas se mêler de leur gestion; mais il arriva pourtant qu'un *éplucheur* obtint un jour la majorité. On devine le reste : les dix-sept conseillers étaient de très honorables coquins qui se partageaient les finances et mettaient dans leur poche l'argent des contribuables. Le déficit, naturellement, allait toujours croissant, et jusqu'ici ils n'étaient parvenus à le masquer que par de nombreuses falsifications d'écritures. Dix d'entre eux ont été condamnés à des peines qui varient entre deux ans et quatre ans de réclusion. On compte parmi ceux-là un ancien de l'Église méthodiste, un médecin, un avocat, un percepteur, qui tous avaient joui de la *meilleure réputation*.

Il y a peut-être quelque chose de pire, selon moi, que le fait lui-même, c'est que l'auditoire les a comblés de marques de sympathie et paraissait blâmer les sévères admonestations dont le président accompagnait le prononcé d'une sentence qui cependant ne me paraît pas pécher par un excès de rigueur.

PETIT-JEAN.

Chronique Musicale

Théatre des Nouveautés : *Fatinitza*, opéra-bouffe, en trois actes, de MM. Delacour et Wilder, musique de M. Suppé (15 mars).

Je tiens mon engagement en complétant le compte rendu de *Fatinitza*, que les circonstances, le manque de place, l'heure pressante,... ne m'ont pas permis d'achever.

L'auteur de cette spirituelle et vivante partition est M. Suppé dont, il faut bien le reconnaître, il n'a été guère parlé à Paris depuis plus de trente ans qu'il inonde l'Autriche de ses mélodies. Mais vous savez comment nous sommes : nous adorons la musique qui vient de l'étranger, et pour rien au monde nous n'irions l'y chercher. Il faut qu'elle vienne à nous.

Enfin M. Suppé a été chaudement accueilli au boulevard des Italiens, dans la petite salle des Nouveautés. Là-dessus les journaux n'ont pas manqué de donner sa biographie, de raconter, par exemple, qu'il était né en 1820 à Spalatro, ville dalmate; que sa carrière d'artiste s'était poursuivie à Vienne, où il avait dirigé l'orchestre de plusieurs théâtres, entre autres du Josephstadt et de l'An-der-Wien.

C'était fort bien; pourtant je crois que mes confrères ont, pour la plupart, oublié de donner les titres des principaux opéras de M. Suppé. En voici donc la liste (traduite en français, afin de ne pas écorcher l'oreille du lecteur); elle est incomplète peut-être; mais on la trouvera suffisante pour les besoins de la cause :

La *Demoiselle en voyage*; — Vienne, 1847;

La *Jeune villageoise*; — Vienne, théâtre An-der-Wien, 1847;

Le *Meunier de Burgos*; — Berlin, 1849;

Franz Schubert; — Vienne, Théâtre-Karl, 1864;

La *Belle Galathée*; — (livret imité de celui de l'Opéra-Comique); Vienne, Théâtre-Karl, 1865;

La *Cavalerie légère*; — Vienne, 1866;

Exploits de bandits; — Berlin, 1867;

Poète et Paysan; —?...

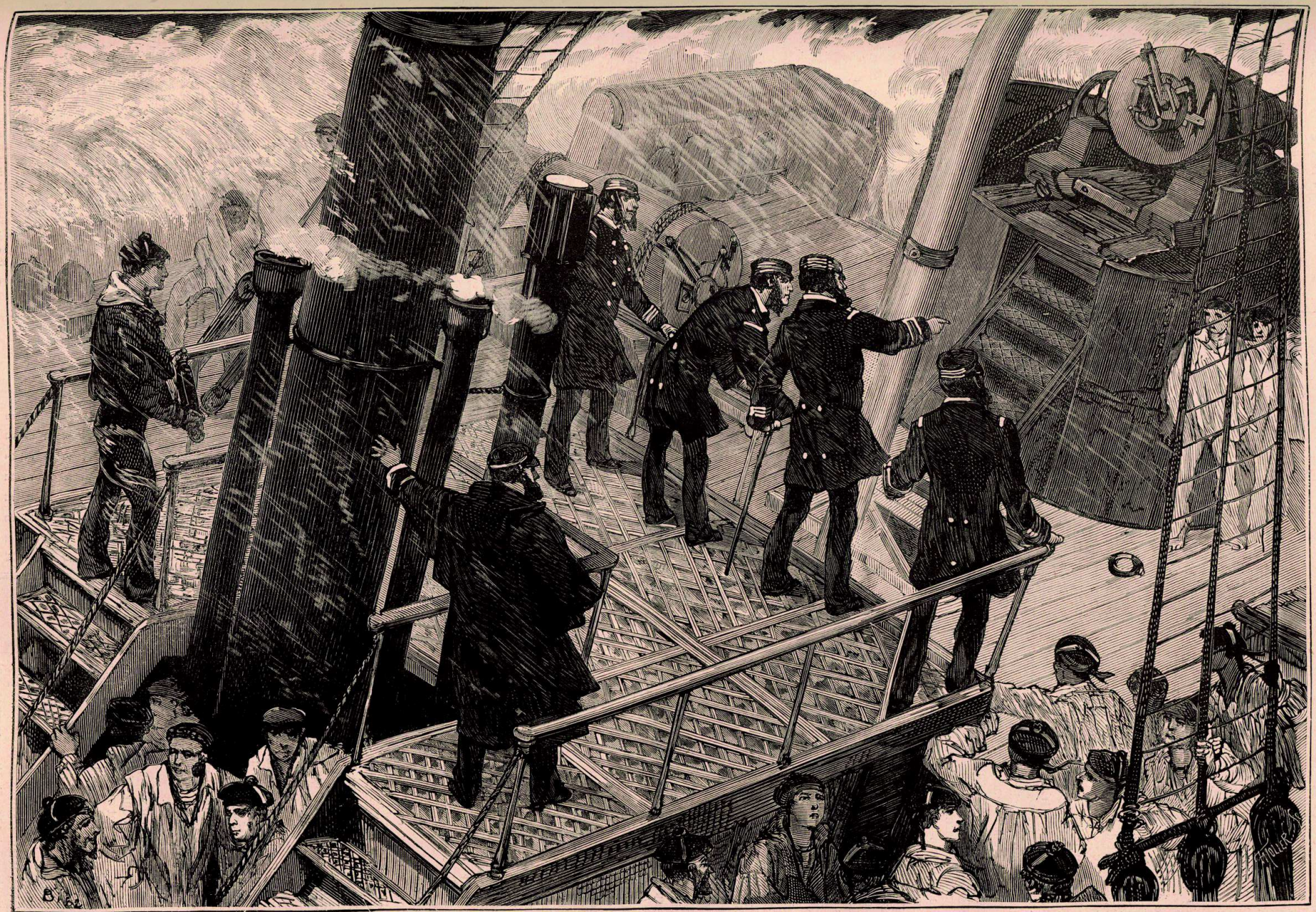
Fatinitza; — Vienne, ?...

Le talent de M. Suppé ne nous était connu que par l'ouverture de *Poète et Paysan*, inscrite au répertoire des orchestres militaires, mais qui n'a, d'ailleurs, qu'une importance minime. Ce qui nous a séduit dans *Fatinitza*, c'est qu'il y règne une certaine chaleur méridionale qui sent son soleil italien. Le public a applaudi comme nous, en les sai-



LE NAUFRAGE DE « L'ARROGANTE ». — Échouage du navire dans la rade de la Badine (îles d'Hyères). — Sauvetage des naufragés par des matelots, des douaniers et la population de la presqu'île de Giens.
(Dessin de M. Pérat, d'après le croquis de M. Dyson, notre correspondant.)

LE NAUFRAGE DE « L'ARROGANTE ». — Échouage du navire dans la rade de la Badine (îles d'Hyères). — Sauvetage des naufragés par des matelots, [illegible]
(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dyson, notre correspondant.)



Canon de 17 cent. sur affût *à tourelles*. M. Paturel, lieutenant. M. d'Annoville, lieutenant. M. Ribes, lieutenant. M. Paul, lieutenant. M. Toir, aide-médecin.

LE NAUFRAGE DE « L'ARROGANTE ». — 19 mars, à deux heures et demie du soir. — Les officiers sur la passerelle. — Le navire, en travers à la lame, cherche à s'échouer.
(Dessin de M. Bias, d'après le croquis de M. Dyson, notre correspondant).

sissant au passage, les morceaux écrits sous l'influence lointaine, mais encore visible de Rossini. Et qui sait si, dans ce fait très évident pour les spectateurs de bonne foi, et de bonne oreille, il n'y a pas le symptôme d'un rajeunissement prochain de l'opérette? Le vent qui soufflait de l'est allemand sur nos petits théâtres à musique pourrait bien, avant peu, tourner au sud-est italien. On ne nous verrait pas plus étonné qu'il ne faut si les Nouveautés ou la Renaissance donnaient quelque jour *Don Pasquale*, *Crispino e la Comare*, voire même *l'Italienne à Alger*.

Pour en revenir à *Fatinitza*, le morceau le plus goûté du premier acte a été un quatuor traité avec le plus vif sentiment de la scène, et dont la facture sent la bonne école. Le second acte s'ouvre très mélodiquement par une chanson orientale, qui est aussi vraie de dessin et de couleur que si elle était copiée d'après nature. Un trio très brillant et d'un rythme endiablé a été bissé au troisième acte, et le public a même failli le redemander une fois de plus. Puis je veux signaler encore un duo pour ténor et basse, qui n'est à proprement parler qu'un simple couplet, mais auquel un accompagnement ingénieux prête un charme extrême.

Je ne cite que les pages maîtresses de la partition. L'œuvre, prise dans son ensemble, ne porte pas, il est vrai, une marque très personnelle, et on ne peut pas dire que l'auteur y ait montré un génie inventif et original. Mais c'est là, en tout cas, de la musique distinguée, coquette, bien tournée, et qui plaira plus dans les salons que dans les tabagies. Elle sera la bienvenue aussi au milieu du quartier élégant, où elle a fait élection de domicile.

Je suis bien moins content de la pièce; et je ne puis m'expliquer son manque de cohésion et de clarté qu'en pensant qu'elle a été faite, refaite et défaite plusieurs fois.

Scribe s'était inspiré d'un chapitre de *Faublas* pour écrire le livret de la *Circassienne*. Un auteur allemand a trouvé la *Circassienne* à son goût, et l'a sans façon traduite pour le compte de M. Suppé, qui en a écrit la musique. Quand il s'est agi de jouer à Paris cette *Circassienne* autrichienne, il a fallu en faire *Fatinitza* pour ne pas attenter à la propriété littéraire, c'est-à-dire y tout bouleverser, sans d'ailleurs toucher à une note de la partition. Travail de réfection très délicat, j'en conviens, mais dont la difficulté n'excuse pas les auteurs d'avoir semé leur dialogue de tant de plaisanteries épaisses et triviales. Pour ma part, je doute que le public, si assoiffé de musique distinguée, se plaise réellement à entendre le jargon des librettistes d'opérette. Il est même singulier que les compositeurs du genre léger aient tant élevé et affiné leur style depuis quelques années, sans qu'un si bon exemple ait entraîné les paroliers.

Après remaniement, il reste encore de la *Circassienne* un fond qui est celui que Scribe avait emprunté au roman de *Faublas*. Seulement les auteurs-arrangeurs de *Fatinitza* ont transporté l'action en 1877 en lui donnant pour théâtre les bords du Danube pendant la guerre turco-russe. De cela il faut les louer, à cause du thème très favorable qu'ils fournissaient aux décorateurs et aux costumiers.

Le lieutenant Wladimir, du régiment des cadets, s'est épris de Mlle Lydia, nièce du général Tchitchatchef, et, pour s'introduire auprès d'elle, il a revêtu un déguisement féminin, auquel sa figure jeune et imberbe prête toute la vraisemblance désirable. Afin de mieux tromper le général, qui l'a institué lectrice de Lydia, il a même pris le doux nom de Fatinitza.

Mais le tour est si bien joué que voilà le pauvre général affolé d'amour pour Fatinitza. Situation embarrassante s'il en fut et qui ne peut se dénouer que par les événements les plus romanesques et les moins prévus.

La nuit est venue, et un parti de bachi-bouzouks s'est introduit dans le camp russe, y enlevant Lydia et Fatinitza qu'ils ont vendues à Makouli, le marchand d'esclaves. Il faut les tirer de ce mauvais pas. C'est à quoi s'emploie Moulinot, correspondant d'un journal français attaché à l'état-major russe. Moulinot favorise donc l'évasion de Wladimir-Fatinitza, lequel (ou laquelle) reprend son uniforme de lieutenant et accourt, à la tête de ses soldats, délivrer Lydia.

Le dénouement est prévu. Lydia deviendra la femme de Wladimir qui (pendant un entr'acte bien employé) a conquis le grade de colonel au fil de son sabre. Le récit des batailles auxquelles il a pris part est même le sujet du trio dont nous avons parlé, et que le public a entendu deux fois, sinon trois, comme il le demandait à grands cris. Pour le général, il faut qu'il renonce à Fatinitza, qui n'a plus été qu'une fiction et un vain songe à partir du moment où Wladimir a repris les habits de son sexe; et comme il est le Géronte de la pièce et qu'il doit nous faire rire par tout ce qui lui arrive, il faut aussi qu'il se console de ses déconvenues amoureuses en retrouvant sa femme qui a passé vingt ans chez le marchand d'esclaves.

Fatinitza est jouée et chantée avec zèle, souvent avec talent, toujours avec bonne humeur, par Mlles Presiozi et Nadaud, et MM. Pradeau, Vois et Ginet.

Le spectacle est brillant. On a beaucoup loué le décorateur pour les fallacieuses perspectives de ses toiles. Songez, en effet, à ce qu'il faut de ruse au bout du pinceau pour nous faire croire que le Danube coule majestueux et infranchissable dans un espace de trente mètres carrés, c'est-à-dire sur le parquet d'un salon bourgeois!

ALBERT DE LASALLE.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

AUX TUILERIES, PAVILLON DE FLORE

Le Catalogue de l'exposition du Musée des Arts décoratifs vient de paraître. On le trouve au siège de l'administration du Musée, au pavillon de Flore.

C'est un joli volume, digne d'un bibliophile, et rempli de documents fort instructifs sur les Arts industriels et les divers procédés de fabrication actuellement employés. On y trouve non seulement la description des merveilles en ce moment exposées au Musée des Arts décoratifs, des meubles, des étoffes, des chefs-d'œuvre contemporains, de la céramique, de l'orfèvrerie, etc., mais encore des renseignements techniques du plus haut intérêt.

La partie du Catalogue consacrée à la céramique est un résumé sommaire, mais tout à fait attachant, des progrès accomplis dans les divers pays de l'Europe en ces dernières années.

La partie relative à la bijouterie est particulièrement bien faite; on y trouvera des détails curieux et généralement ignorés sur la fabrication des bijoux.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Prière d'adresser les solutions et envois à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150. Les solutions doivent lui parvenir au plus tard le *deuxième jeudi* qui suit la publication des *problèmes*.

Les solutions de problèmes d'Échecs et de Rébus doivent être envoyées directement, 13, quai, Voltaire.

PROBLÈMES

327 — LE LABYRINTHE
ET LES COMMANDEMENTS DU WHIST (*suite*)
12e problème — 17e figure

L	R	A	T	E	D	L	E
E	Q	C	O	E	N	V	N
M	A	U	M	I	J	M	U
U	A	S	O	F	S	A	A
H	E	E	N	N	U	E	E
S	A	U	Q	D	I	O	T
M	A	D	R	N	T	R	S
N	E	E	U	T	A	T	E

CLEF : 9 à 19

L'EXCEPTION *E* (5e *et dernière*)

Lorsque, partant de la *lisière*, on voudra continuer le parcours par l'occupation immédiate des quatre premiers carrefours du centre, et que :

1° Le carrefour de *départ* se trouvera être l'un des pièges simples (2. 7. 9. 16. 49. 56. 58 et 63) (voir le 3e tableau);

2° Que l'on voudra entrer au *centre* par une ligne droite, longue d'un pas de cavalier, l'on devra :

1° Prendre la direction indiquée par cette ligne et suivre entièrement la règle générale jusqu'au 8e carrefour du 3e tour de la *lisière*, et alors :

2° Revenir en arrière sur la *lisière* pour y occuper un seul carrefour, dans la direction opposée à celle primitivement adoptée;

3° Reprendre de suite, sur la *lisière*, la première direction, y occuper onze carrefours, jusqu'à l'*obstacle* (c'est-à-dire un carrefour occupé);

4° Rentrer au *centre* et non seulement n'y occuper que 3 carrefours (au lieu de 4, comme le veut la règle générale), mais encore les occuper en changeant de nouveau la première direction adoptée au départ, déjà abandonnée une première fois, puis reprise une deuxième;

5° Retourner à la *lisière* pour y occuper les 2 derniers carrefours restés libres (moins le carrefour d'*arrivée*);

6° Rentrer au *centre* pour y occuper le dernier carrefour resté libre;

7° Enfin, retourner à la *lisière*, pour y occuper le carrefour d'*arrivée*.

Cela se fait en bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

FIN DE LA 1re PARTIE

328 — MOTS EN TRIANGLE ISOCÈLE
par Gornard-Chantreau

à composer avec les lettres des mots :

TERRE — TERTRE — TREVE

(Hauteur, 4 lettres; base, 7 lettres)

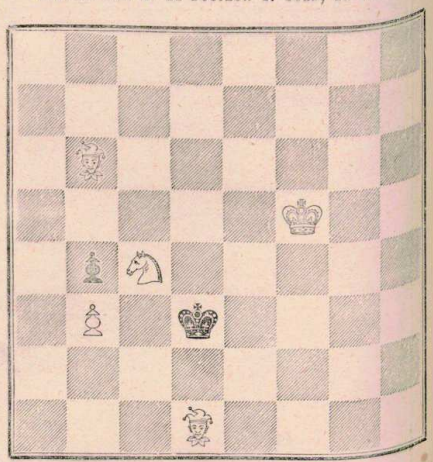
En sens horizontal, nous avons tout d'abord
Ce qui, disparaissant, détruit toujours l'accord;
Un tesson de bouteille ou de vase ou d'assiette;
Ce qu'un beau brun ou blond fait faire à la fillette;
Enfin ce qu'un bébé fait du matin au soir. —
Dans le sens vertical, par la gauche on peut voir,
Ainsi que par la droite, à votre gré, lectrice :
Ce qui s'étale en double en plein corps de nourrice;
Une note en musique; encore le tesson;
Comment la fillette revit le beau garçon!
(Même dans les deux sens, la bande horizontale,
Redonne à chaque mot situation égale.)

P.-L.-B. SABEL.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 744

COMPOSÉ PAR M. LE DOCTEUR S. GOLD, DE VIENNE



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 742.

1 D 8 C — 1. R 5 D
2. D 8 FR — 2. R *ad libitum*
3 D 2 ou 6 F, ou 4 CD, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.

(A)

1 R 7 D
2 D 2 C, échec et mat le coup suivant.

(B)

1. R 6 F ou P 5 D
3 D 2 TR et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. le capitaine A. G. Boutigny; Qué-

val; Kassioph; L. de Croze; H. Lemaître; Cl. Bobier; le café Central, à Péronne; D... à bord du *Trident*, Golfe-Juan; Em. Wallet; Em. Frau; un universitaire, à Carpentras; Mlle Rosa Barthès; le café de France, à Mantes-sur-Seine; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-Doubs; le café Wallen, à Boulogne-sur-Mer; le cercle du Commerce de Firminy; Paul de Hijo, à Bourg; le cercle de Blois; le café Astrié, à Toulouse; le cercle Barcouda, à Grenade-sur-Garonne; E. Favreau, à Surgères; le café Maistrasse, à Aubigny; le café de la Terrasse, à Rouen; le café Humann, à Calais; un élève du Brahmin Moeschunder.

Autres solutions justes du problème nº 741 : Mlle Emilie B., à Fayence; MM. Luis de Och'aran, à Castro-Urdiales; un élève du Brahmin Moeschunder; le cercle du Commerce de Firminy.

P. JOURNOUD.

Le **Moniteur des Tirages financiers** (16e année) renseigne sérieusement ses lecteurs. Il doit à son impartialité, à son indépendance, un succès qu'aucun autre journal financier n'a jamais atteint. On sait qu'il refuse toute insertion financière payée. De là la légitime influence qu'il exerce sur les capitalistes et dans le monde des affaires.

On s'abonne pour 4 francs par an, 16, rue Le Peletier.

Ornements d'Églises. Biais, ✲, et Rondelet, ✲, 74, r. Bonaparte, Paris

BACCALAURÉATS Méthodes abréviatives et rapides pour les élèves en retard. A partir de la 5e, cours comp. d'études lat. et gr. en 2 ans. Grand et beau local. — Volontariat et écoles du gouvt. INSTITUTION DE REUSSE, rue Cardinal-Lemoine, 49, Paris.

THÉOPHILE ROEDERER et Cie, REIMS
CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, *r. Lafayette, Paris,*
MAISON FONDÉE EN 1864.



La PRÉFÉRÉE
Nouvelle Cafetière à circulation. Excellent café avec la plus grande économie de poudre et de temps. Toute explosion devient impossible. Suppression des tubes fixes ou mobiles à l'intérieur, qui gênent au nettoyage et usent rapidement les filtres. Heureux et inattendus progrès.
Fabrique : 196, r. Lafayette, Paris. (Demandez Prospectus.)

ÉPILEPSIE-CRISES NERVEUSES-HYSTERIE
Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.
CABINET DU Dr RIVALLS, 107 R. DE RENNES, PARIS
Lundi, Mercredi, Vendredi, de 2 à 3h ou écrire.

ALET (AUDE) EAU MINÉRALE
Souveraine contre *Dyspepsies, Migraines, Diarrhée, Vomissements, Chlorose, Anémie, État nerveux.*

LA MODE ARTISTIQUE
PAR
GUSTAVE JANET
RECUEIL DE MODES
LES PLUS NOUVELLES ET LES PLUS RECHERCHÉES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS
Envoyer un mandat sur la poste
Au nom de M. GUSTAVE JANET
4, Carrefour de l'Observatoire, 4

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS :	DÉPARTEMENTS :
Un an. 18 fr. \| Six mois. 9 fr.	Un an. 22 fr. \| Six mois. 11 fr

ÉTRANGER : Un an. . . 26 fr. — Six mois. . . 13 fr.
ETATS-UNIS. — PÉROU. — CHILI. — BRÉSIL
Un an, 30 fr. — Six mois, 15 fr.

Prix du Numéro pour Paris : 1 franc.

COFFRES-FORTS ET **SERRURES**
Systèmes brevetés s. g. d. g.
E. PAUBLAN, RUE SAINT-HONORÉ, 366, **Paris**

OREZZA EAU FERRUGINEUSE acidule, contre anémie, chlorose et toutes les maladies provenant de l'appauvrissement du sang.

20f MONTRE à Remontoir et mise à l'heure mécanique, en beau métal blanc ou doré. La même tout ARGENT 25f ou tout OR 75 fr. — Envoi franco avec garantie de 2 ans et tarif général. — Sadr à G. Tribaudeau fls à Besançon (Doubs).

Rhumes PATE PECTORALE ET SIROP DE **Nafé**
DELANGRENIER, rue Vivienne, 53, à Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S.A. ALLEN
A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt : 37, Bd. Haussmann, Paris.

SOCIÉTÉ ANONYME DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
13-15, quai Voltaire, Paris

AILES ET FLEURS
Album in-folio jésus, relié toile, tranches dorées

VINGT GRANDES COMPOSITIONS
PAR
H. GIACOMELLI
Reproduites par les procédés de Photochromie L. Vidal Breveté s. g. d. g. (Médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris 1878) et par la Phototypie

Texte tiré des Œuvres de Victor HUGO, Théophile GAUTIER, Alexandre DUMAS fils, Gustave MATHIEU, Alex. PIEDAGNEL, LACAUSSADE et d'HERVILLY.

Poésies originales de François COPPÉE, Georges LAFENESTRE et André THEURIET.

PRIX : 40 FRANCS

LA FEMME CHEZ ELLE & DANS LE MONDE
PAR
Mme MARIE DE SAVERNY
Septième Édition
Prix : 5 francs. — Franco par la poste : 5 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :
LA FEMME HORS DE CHEZ ELLE
EN VOYAGE, A LA VILLE, A LA CAMPAGNE
PAR
Mme MARIE DE SAVERNY
Prix : 5 fr. — Franco par la poste : 5 fr. 50

LES MOIS GASTRONOMIQUES
Un bel Album in-folio — 12 Planches
Compositions de E. MORIN
RONDEAUX DE CHARLES MONSELET
PRIX : 20 FRANCS

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ÉTUDES de Me AUBRON, notaire à Paris, avenue Victoria, nº 18, et de Me GAVIGNOT, avoué à Paris, rue de Rivoli, nº 110.
VENTE, en l'étude dudit Me AUBRON, le 31 mars 1879, à 1 heure,
D'un Fonds de Commerce d'HOTEL MEUBLÉ à Paris, rue du Faubourg-Saint-Martin, nº 4.
Mise à prix, pouvant être baissée : 6,000 fr.
Loyer d'avance à rembourser : 2,050 fr.
S'ad. à Me Aubron, notaire, et Mes Gavignot et Goiraud, avoués.

Étude de Me MAZA, avoué, rue de Rivoli, 220.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 16 avril 1879 :
1º MAISON à Paris, nº 5, R. BARBETTE Revenu, 22,000 fr. env. — Mise à prix : 300,000 fr.
2º PROPRIÉTÉ à usage de fabrique de produits chimiques, sise à Ivry-sur-Seine. — Revenu net, 8,000 fr. environ.
Mise à prix : 100,000 fr.
3º PROPRIÉTÉ dite le domaine de Masse, près d'Espalion (Aveyron). Rev. net env., 3,700 fr. — Mise à prix : 100,000 fr.
4º PROPRIÉTÉ dite le Flaujac, pr. d'Espalion (Aveyron). M. à pr. : 30,000 fr. — S'ad. à Mes Maza et Nauche, avoués, et à Me Massion, notaire, boulevard Haussmann, 58.

GRAND ET BEL HOTEL *avec cour d'honneur*, jardin et dépendances. — 5,347 m. 75 c. env. A PARIS, R. DE L'UNIVERSITÉ, 49 et 51. A VENDRE, sur une ench., en la ch. des notres de Paris, le mardi 29 avril 1879, midi. — Mise à prix : 1,200,000 fr.
S'adr. à Me Debard, rue Jacob, 41, et à Me Bresta, notre, rue Louis-le-Grand, 11, pour permis de visiter.

ADJON, sur une ench., ch. des not. de Paris, le 8 avril 1879, de 2 MAISONS à St-Denis, avenue de Paris, 179 et 181. Mise à prix : 18,000 fr. (rev. 3,400) et 5,000 fr., et D'UNE GDE PROPTÉ, même avenue 179 : avec maison d'habon, écuries, remises, hangars, jardins, vastes terrains, pr. à l'indust. et au comm. M. à pr. : 35,000 fr. — S'ad. aux not. : Mes Marc, r. de Bondy, 38, et Martin, r. la Chapelle, 32, dép. de l'ench.

St-CLOUD Gde PROPRIETE DE CAMPAGNE QUAI DE SEINE, 23, A ADJer, sr une ench., en la ch. des notres de Paris, le 29 avril 1879. — Vastes logements, communs, beaux arbres, belle vue. — Cont., 10,420 m — Mise à prix : 100,000 fr. — S'ad. à Me Bonneau, notre, Faub.-Poissonnière, 7, et *sur les lieux*, entrée av. Eugénie, 7.

ADJON, sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 22 avril 1879, à midi,
D'UN PETIT HOTEL *avec Jardin*, à PARIS-PASSY, RUE TALMA, nº 9 (16e arrt).
Mise à prix : 30,000 fr. — S'adresser à Me J.-E. DELAPALME, notaire à Paris, rue Auber, nº 11.

Étude de Me PREVOT, avoué, 9, rue Caumartin, à Paris. — VENTE, sur baisse de mise à prix, aux criées de la Seine, le samedi 19 avril 1879, 2 heures,
du DOMAINE DE PEYRAGUEY, 1er *cru saut-ternes*, contigu au château Yquem
Mise à pr. : 100,000 fr, — S'adr. audit Me Prevot.

ADJON, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 29 avril 1879, MAISON A PARIS, FAUB.-DE : 1º ST-MARTIN, 215, et RUE LAFAYETTE, 198 et 198 *bis*. — Rev. brut : 12,420 fr. — Mise à prix : 130,000 fr.
2º MAISON FAUB.-ST-MARTIN, 217, et R. LAFAYETTE, 200. — Revenu brut : 6,700 fr. — Mise à prix : 60,000 fr.
3º MAISON FAUB.-ST-MARTIN, 219, et R. LAFAYETTE, 202. — Revenu brut : 6,940 fr. — M. à pr. : 60,000 fr. — S'adr. aux notres : Mes Mégret, 45, r. Richelieu, dépre de l'ench., et Gentien, boulev. de Strasbourg, 6.

BLE PROPRIÉTÉ A St-DENIS (Seine), RUE CATELIENNE, 5, *avec sortie sur le cours de Châteaudun*, 4. Cont., 2,016 m. env. A ADJer, sr une ench., en la ch. des notres de Paris, le mardi 8 avril 1879. — M. à prix : 60,000 fr. S'adr. à Me Sorbet, not., r. du Fg-Montmartre, 4.

HOTEL Bd St-GERMAIN, 234
A PARIS, ET RUE GRIBEAUVAL, *entre cour et jardin*, libre de location après 6 mois. A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des notres, le mardi 22 avril 1879.
Contenance : 553m20. — Mise à prix : 240,000 fr.
S'adr à Me du Rousset, notaire, rue Jacob, 48.

PROPRIÉTÉ A PARIS-AUTEUIL, *villa Montmorency*, AV. DES SYCOMORES, 20, A ADJer, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 22 avril 1879. — Superf., 2,807 m. — Mise à prix : 70,000 fr. — S'adr. à Me Duplan, notaire, r. St-Honoré, 163.

HOTEL A PARIS, Nº 18, RUE RICHER *libre de location, pouvant servir à une société ou banque*, A ADJer, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 8 avril 1879. — Conten., 380 m. — Mise à prix : 325,000 fr. S'adr. à Me Tansard, notre, r. Grenier-St-Lazare, 5.

VASTES IMMEUBLES à Paris, 1 et 3, r. Montesquieu, Croix-des-Pts-Champs, 11, et Cloître-St-Honoré, 13 et 15, d'un seul tenant, occupés aujourd'hui par les MAGASINS DU *PAUVRE DIABLE*. — Cont. 1,038 m. Revenu brut en dehors des locaux occupés par les magasins, 25,690 fr. — Du au Crédit foncier, 787,000 fr. — Mise à prix : 1,300,000 fr. — A adj., sur une ench., en la ch. des not., le 22 avril 1879.
S'ad. aux not.s Mes Breuillaud, r. St-Martin, 333, et Fovard, boul. Haussmann, 94, déposit. de l'ench.

ISLE-ADAM DEUX MAISONS *avec Jardin et Dépendances* 1º RUE St-LAZARE, 51. Cont. : 3,830m. M. à p. : 30,000 fr. 2º R. DE L'ÉCLUSE, 11. Cont : 1,035m. M. à p. : 10,000 fr. A ADJUGER, sr une enchère, le 22 avril 1879, en la ch. des not. de Paris, pr Me Breuillaud, r. St-Martin, 333.

BLE PROPRIÉTÉ, A SÈVRES, R. NATIONALE, 3 et 5, *en parfait état*. — Maison de maître, communs, jardins potager et d'agrément, cont. 10,650 m., A VENDRE, même sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 22 avril 1879. — M. à p. : 50,000 fr. — S'adr. à Me Cocteau, not., r. de Lille, 37.

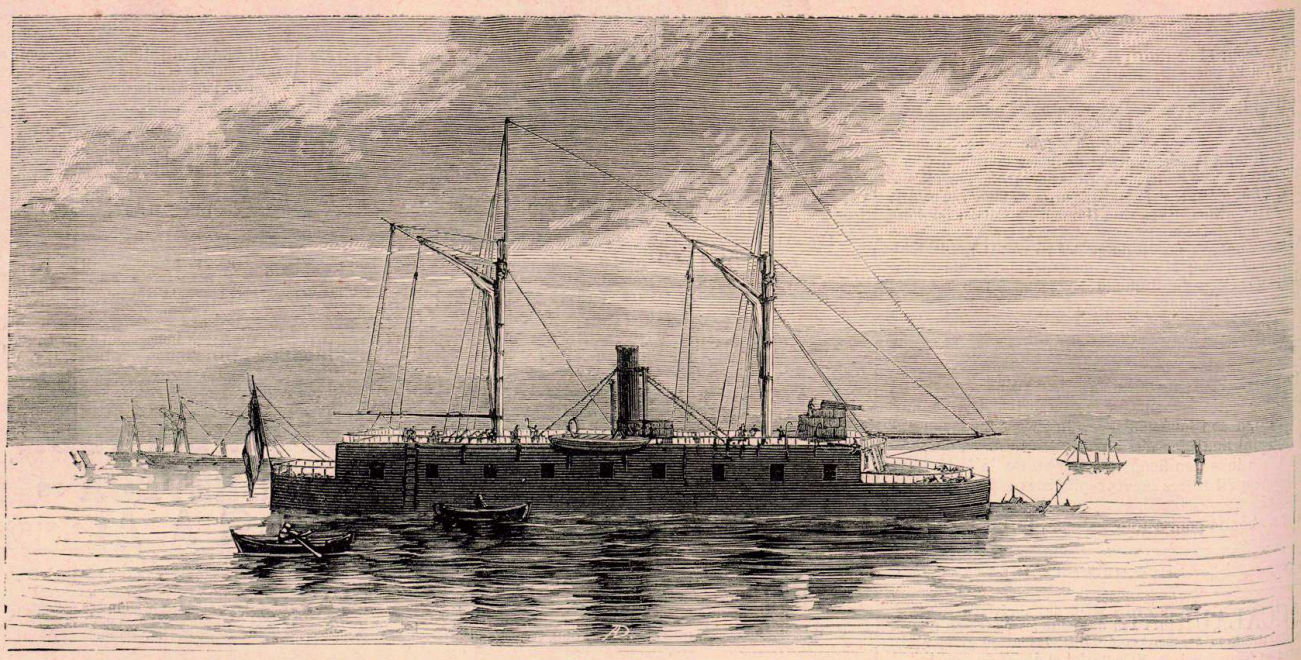
VILLAGE DE LA GARENNE — TERRAINS *pour* INDUSTRIES, MAISONS DE CAMPAGNE et JARDINS, A VENDRE A L'AMIABLE ET PAR LOTS. *(Stat. de Colombes, Bois-Colombes et Courbevoie.)*
Prix modérés. — Facil de paiements. — S'adr. au Directeur de la Société des Terrains, r. de Naples, 9, et à M. *Lafolie*, géomètre, r. Lacondamine, 52.

FERME DE VAULERAND cne de Villeron et St. de Louvres, cant. de Luzarches (S.-et-O.), A ADJer, sr ench., en la ch. des notres de Paris, le 22 avril 1879. — *Droit de chasse.* — Rev. net, 29,000 fr. — M. à pr. : 800,000 fr. — S'adr. à Me Pitaux, notre, r. du Faubourg-Poissonnière, 2.

Étude de Me BESNARD, notaire à Chartres.
On demande à acquérir, rayon de 150 k. de Paris, propriété près gare de 6 à 700,000 fr., revenu 4 à 5 0/0 ; maison de maître, moitié bois, moitié ferme, eau vive et belle chasse.

St-JAMES (BOIS DE BOULOGNE), RUE DE LA FERME, 4 et 6, et RUE St-JAMES, 38. Maison d'habitation, écurie, remise, communs, logt de jardinier. — Conte 1,639m. — M. à prix : 80,000 fr. A ADJUGER, sr une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 29 avril 1879, par Me Breuillaud, r. St-Martin, 333.

Les Annonces et Insertions sont reçues
chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.



« **L'Arrogante** », batterie flottante, annexe du « **Souverain** », vaisseau-école de canonniers. — (Dessin de M. de Drée.)

LE PARFAIT CAUSEUR

Petit manuel rédigé en langue parisienne

Par QUATRELLES — Quantin, éditeur

—

Vous connaissez ou vous ne connaissez pas Quatrelles — 4 L ou quatre ailes *ad libitum*. — Si vous le connaissez, je n'ai rien à vous en dire, sinon qu'il vient de publier un nouveau volume : le *Parfait causeur, petit manuel rédigé en langue parisienne, suivi de six nouvelles nouvelles, avec deux dessins de l'auteur*; voilà le titre tout du long. En conséquence, vous avez devant vous une couple d'heures aimables et joyeuses comme celles que vous ont déjà fait passer le *Voyage autour du grand monde*, la *Vie à grand orchestre*, *Sans queue ni tête*, l'*Arc-en-ciel*, etc.

Si, au contraire, tous ces livres vous sont encore inconnus, — ce qui m'étonnerait à moins que vous ne soyez un lecteur tout fraichement initié à la vie parisienne, peut-être serez-vous curieux d'abord de savoir ce que c'est que Quatrelles. Rien de plus facile que de vous renseigner à cet égard. Quatrelles est un humoriste. Le mot, sans doute, n'a rien de mystérieux pour vous. Toutefois il y a plus d'une sorte d'humoristes ; il y a l'humoriste sévère, La Bruyère ; l'humoriste atrabilaire, La Rochefoucauld ; l'humoriste sentimental, Sterne ; l'humoriste ennuyeux, X..., Y..., Z... (ne dénonçons personne). Quatrelles, lui, est un humoriste de bonne humeur. Ce qu'il vise, dans les travers, les vices, les folies ou les sottises auxquels il s'attaque, ce qu'il y met en relief du moins, ce sont tous les accidents risibles et ridicules qui agrémentent d'ordinaire ce qu'ils ont de répréhensible. Cependant, sans afficher de hautes prétentions au *castigat ridendo mores*, il est plus moraliste qu'il ne pourrait sembler à première vue. Remarquez, s'il vous plait, cette dédicace qu'il fait de son livre à l'empereur Charlemagne, et ce dessin-frontispice (reproduit ici) où il a représenté ce formidable héros examinant avec stupéfaction un de ces gommeux, descendants à la quarantième génération des leudes farouches et gigantesques qui l'aidèrent à conquérir l'Europe. Dédicace et dessin, qu'est-ce que cela signifie, sinon : « Le lecteur est prié de ne pas se méprendre. » Donc, s'il ne vous fait pas la leçon, il vous mettra fort bien en mesure de vous la faire vous-même. A vous de juger si cette langue parisienne, dont il vous donne des spécimens variés dans son manuel, et si les mœurs et les sentiments dont elle procède sont bien ce qu'il y a de plus grammatical, de plus distingué et de plus élevé dans la meilleure des civilisations possibles. De même pour les Nouvelles ; à vous d'en tirer les arrière-conclusions. Elles seront quelquefois moins gaies que les narrations elles-mêmes ; mais quoi ! on ne peut pas toujours rire, cela finirait par être fatigant. *Ne quid nimis*.



Frontispice de l'ouvrage. — (Dessin de l'auteur.)

LE PARFAIT CAUSEUR, petit manuel rédigé en langue parisienne, par QUATRELLES. — Quantin, éditeur.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

Journal la Maison de Campagne (Vingtième année)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an : SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an de plans de jardins, de villas, de basses-cours, de fleurs, de plantes et de fruits nouveaux, etc., etc.

La réunion des 24 numéros forme chaque année un magnifique volume de 400 pages, avec table des matières.

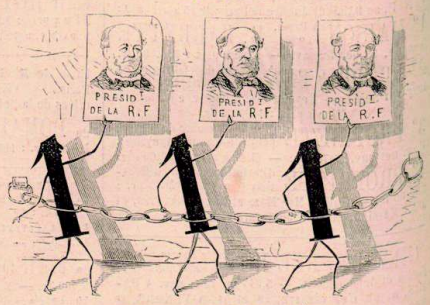
PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1879 RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT :

1° Un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un petit sécateur en acier poli, pour dames ; 2° 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LE FORT, Directeur du Journal, 233, Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 19 fr.) *Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.*

(Voir à la page 206 le problème d'échecs et les solutions.)

L'Administrateur, imprimeur-gérant : P. MOUILLOT, 13, *quai Voltaire, à Paris.*

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un petit pays qui ne se remue guère et assez enviable... c'est le Portugal.